

PQ

2285

A5

1855



ANGELO:

OR, THE TYRANT OF PADUA.

A Drama of Three Days,

BY VICTOR HUGO.

THE ORIGINAL FRENCH COPY

WITH AN

ENGLISH TRANSLATION,

PREPARED EXPRESSLY FOR

M. RAPHAEL FELIX,

MANAGER OF M^{LE}. RACHEL'S FRENCH COMPANY IN AMERICA

NEW-YORK:
PUBLISHED BY DARCIE & CORBYN.

1855.

CHARACTERS.

LA TISBE,.....MLLE. RACHEL.
ANGELO MALIPIERI, Podesta,.....
CATARINA BRAGADINI,.....
RODOLFO,.....
HOMODEI,.....
ANAFESTO GALEOFA,.....
REGINELLA,.....
DAFNE,.....
A BLACK PAGE,.....
TWO WATCHMEN,.....
AN USHER,.....
THE DEAN OF ST. ANTOINE DE PADUA,.....
THE ARCHPRIEST,.....

SCENE—PADUA, 1549. FRANCISCO DONATI, DOGE.

[Performed, for the first time, in Paris, at the Théâtre Français, on the 28th of April, 1835.]

1090B3
Ja 14 #3

PQ 2285

A5
1855

784

ANGELO.

PREMIERE JOURNEE.

Un jardin illuminé, pour une fête de nuit. A droite, un palais plein de musique et de lumière, avec une porte sur le jardin et une galerie en arcade au rez-de-chaussée, où l'on voit circuler les gens de la fête. Vers la porte, un banc de pierre. A gauche, un autre banc sur lequel on distingue dans l'ombre un homme endormi. Au fond, au-dessus des arbres, la silhouette noire de Padoue au seizième siècle, sur un ciel clair. Vers la fin de l'acte, le jour paraît.

SCENE I.

LA TISBE, riche costume de fête. ANGELO, MALIPIERI, la veste ducale; l'étole d'or. HOMODEI, endormi; longue robe de laine brune fermée par-devant, haut-de-chausses rouge; une guitare à côté de lui.

LA TISBE.

Oui, vous êtes le maître ici, monseigneur; vous êtes le magnifique podesta; vous avez droit de vie et de mort, toute puissance, toute liberté. Vous êtes envoyé de Venise, et partout où l'on vous voit il semble qu'on voit la face et la majesté de cette république. Quand vous passez dans une rue, monseigneur, les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, et tout le dedans des maisons tremble. Hélas! ces pauvres Padouans n'ont guère l'attitude plus fière et plus rassurée devant vous que s'ils étaient les gens de Constantinople, et vous le Turc. Oui, cela est ainsi. Ah! j'ai été à Brescia. C'est autre chose. Venise n'oserait pas traiter Brescia comme elle traite Padoue; Brescia se défendrait. Quand le bras de Venise frappe, Brescia mord, Padoue lèche. C'est une honte. Eh bien, quoique vous soyez ici le maître de tout le monde, et que vous prétendiez être le mien, écoutez-moi, monseigneur, je vais vous dire la vérité, moi. Pas sur les affaires d'état, n'ayez pas peur, mais sur les vôtres. Eh bien, oui! je vous le dis, vous êtes un homme étrange, je ne comprends rien à vous; vous êtes amoureux de moi, et vous êtes jaloux de votre femme!

ANGELO.

Je suis jaloux aussi de vous, madame.

LA TISBE.

Ah, mon Dieu! vous n'avez pas besoin de me le dire! Et pourtant vous n'en avez pas le droit, car je ne vous appartiens pas. Je passe ici pour votre maîtresse, pour votre toute-puissante maîtresse, mais je ne le suis point, vous le savez bien.

ANGELO.

Cette fête est magnifique, madame.

LA TISBE.

Ah! je ne suis qu'une pauvre comédienne de théâtre;

FIRST DAY.

A garden, illuminated for a nocturnal festival. On the right, a palace full of light and music, with a gate issuing from the garden. An arcade on the ground-floor, around which the guests are seen moving. Near the gate, a stone bench, upon which a man asleep may be distinguished in the gloom. Above the trees in the back-ground, the dark outlines of Padua, in the sixteenth century, against the clear sky. Toward the close of the act, day begins to break.

SCENE I.

LA TISBE, rich festal costume. ANGELO MALIPIERI, the ducal vest, golden stole. HOMODEI (asleep), long, brown woollen robe, fastened in front; small-clothes, red; a guitar lying near him.

LA TISBE.

Ay, my lord, you are master here; you are the magnificent podesta; you have the power of life and death; you are all free and omnipotent. You are sent from Venice, and wherever you are seen, it seems as though the brow and majesty of that republic is beheld. When you enter a street, my lord, the windows close, the passers-by hurry stealthily away, and all within the houses tremble. These poor Paduans, alas! assume an attitude towards you but little more proud and courageous than though they were the inhabitants of Constantinople, and you the Turk. I have been to Brescia. Ah, me! it's quite a different thing. Venice would not dare to treat Brescia as it treats Padua. Brescia would defend itself. When the arm of Venice strikes, Brescia bites—Padua licks. It is shameful! Well, although you are master here of every one, and pretend to be mine, listen to me, my lord. I am going to tell you the truth—not concerning affairs of state, never fear; but your own. Well, you are indeed a strange man. I do not understand you at all. You love me, and you are jealous of your wife!

ANGELO.

I am also jealous of you, madame.

LA TISBE

Good heavens! you need not tell me so; and, moreover, you have no right to. I am not yours. I pass here as your mistress—your omnipotent mistress; but I am not, and you know it well.

ANGELO.

This festival, madame, is magnificent.

LA TISBE.

Ah, me! I am but a poor comedian. They allow me

on me permet de donner des fêtes aux sénateurs, je tâche d'amuser notre maître; mais cela ne me réussit guère aujourd'hui. Votre visage est plus sombre que mon masque n'est noir. J'ai beau prodiguer les lampes et les flambeaux, l'ombre reste sur votre front. Ce que je vous donne en musique, vous ne me le rendez pas en gaieté, monseigneur. Allons, riez donc un peu.

ANGELO.

Oui, je ris. Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre frère, ce jeune homme qui est arrivé avec vous à Padoue?

LA TISBE.

Oui. Après?

ANGELO.

Vous lui avez parlé tout à l'heure. Quel est donc cet autre avec qui il était?

LA TISBE.

C'est son ami. Un vicentin nommé Anafesto Galeofa.

ANGELO.

Et comme s'appelle-t-il, votre frère?

LA TISBE.

Rodolfo, monseigneur, Rodolfo. Je vous ai déjà expliqué tout cela vingt fois. Est-ce que vous n'avez rien de plus gracieux à me dire?

ANGELO.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. Savez-vous que vous avez joué hier la Rosmonda d'une grâce merveilleuse, que cette ville est bien heureuse de vous avoir, et que toute l'Italie qui vous admire, Tisbe, envie ces Padouans que vous plaignez tant. Ah! toute cette foule qui vous applaudit m'importune. Je meurs de jalousie quand je vous vois si belle pour tant de regards. Ah, Tisbe! Qu'est-ce donc que cet homme masqué à qui vous avez parlé ce soir entre deux portes?

LA TISBE.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. C'est fort bien. Cet homme, monseigneur, c'est Virgilio Tasca.

ANGELO.

Mon lieutenant?

LA TISBE.

Votre sbire.

ANGELO.

Et que lui vouliez-vous?

LA TISBE.

Vous seriez bien attrapé, s'il ne me plaisait pas de vous le dire.

ANGELO.

Tisbe!—

LA TISBE.

Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. Vous savez qui je suis? rien, une fille du peuple, une comédienne, une chose que vous caressez aujourd'hui et que vous briserez demain. Toujours en jouant. Eh bien! si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? en avez-vous eu une, vous? savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme—non, on ne sait pas encore que c'est une femme,—un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans

to give banquets to the senators. I endeavor to amuse our master; but I succeed but ill to-day. Your face is more gloomy than my mask is black. Let me be as prodigal as I will with the lamps and torches, the gloom still rests upon your brow. You do not return me in gayety what I give you in music my lord. Come, laugh a little, then.

ANGELO.

Yes; I am laughing. Did you not tell me that that young man who arrived with you from Padua, was your brother?

LA TISBE.

Yes. Well?

ANGELO.

You have but just spoken with him. Who, then, was the other person he was with?

LA TISBE.

His friend, a vicentin, named Anafesto Galofa.

ANGELO.

And what is your brother's name?

LA TISBE.

Rodolfo, my lord; Rodolfo. I have explained all this to you twenty times. Have you nothing more agreeable to say to me?

ANGELO.

Pardon me, Tisbe; I will not question you farther. Do you know that you played Rosmonda, yesterday, with marvelous grace? that this city is overjoyed in possessing you? that all Italy, which admires you, Tisbe, envies these Paduans whom you so much pity? This applauding crowd annoys me. I die with jealousy when I see you so beautiful to so many eyes. Ah! Tisbe, tell me, who was that man in mask with whom you were speaking privately this evening?

LA TISBE.

Pardon, Tisbe; I will not question you farther. Very well. That man, my lord, is Virgilio Tasca.

ANGELO.

My lieutenant?

LA TISBE.

Your sbire.

ANGELO.

And what did you want of him?

LA TISBE.

You would be well tricked if I should not please to tell you.

ANGELO.

Tisbe!

LA TISBE.

Well, then, I am good; so here is the story. You know who I am? Nobody. A child of the people; a comedian; a thing which you will caress to-day, and break to-morrow; always treated as a plaything. Well, as worthless as I am, I had a mother. Do you know what it is to have a mother? Have you ever had a mother? Do you know what it is to be a child, a poor, feeble, miserable, famished child, alone in the world, and to feel that you have near you, around you, and above you—walking when you walk, stopping when you stop, smiling when you weep—a woman? No; it is not yet known that it is a woman—an angel who watches you! who teaches you to speak, who teaches you to laugh, who teaches you to love! who warms your fingers in her hands, your body in her lap, and your soul in her own heart! who gives

ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne le lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites: ma mère! et qui vous dit: mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! Eh bien! j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gattamelata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre, il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. Il regarda, il entendit, et dit au capitaine-grand qui le suivait: A la potence cette femme! Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien: à quoi bon? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, Tisbe, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors, je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix,—ma mère,—et le donna à la belle enfant, en lui disant: Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur. Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme; moi, je suis devenue riche, et je voudrais revoir cette enfant, cet ange, qui a sauvé ma mère. Qui sait? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Virgilio Tasca. Etes-vous content?

ANGELO.

Dix mille sequins d'or! mais que donnerez-vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez?

LA TISBE.

Ma vie; si elle veut.

ANGELO.

Mais à quoi la reconnaîtrez-vous?

LA TISBE.

Au crucifix de ma mère.

ANGELO.

Bah! elle l'aura perdu.

LA TISBE.

Oh, non! on ne perd pas ce qu'on a gagné ainsi.

ANGELO, (apercevant Homodei).

Madame! madame! il y a un homme là! savez-vous qu'il y a un homme là? qu'est-ce que c'est que cet homme?

LA TISBE, (éclatant de rire).

Hé, mon Dieu! oui, je sais qu'il y a un homme là, et qui dort, encore! et d'un bon sommeil! N'allez-vous pas vous effaroucher aussi de celui-là? c'est mon pauvre Homodei.

you her milk when you are young, her bread when you are old, her life always; to whom you say, Mother! and who says to you, My child! so sweetly that these two words alone make heaven rejoice? Well, such a mother had I; yes, I. She was a poor, husbandless woman, who used to sing Morlachian songs in the public places at Brescia. I went with her. They used to throw money to us. This was my beginning. My mother was in the habit of standing at the foot of the statue of Gattamelata. It happened that one day, in a song she was singing, of which she understood nothing, there was some passage offensive to the Venetian nobility, which made the attendants of some ambassador, who were around us, laugh. A senator passed by. He looked, listened, and turning to the chief officer who was in attendance, said, To the gibbet with this woman! This is very soon done in the state of Venice. My mother was instantly seized. She said nothing. What good would it have done? She embraced me. A large tear fell upon my forehead. She took but her crucifix, and allowed herself to be bound. That crucifix! I see it still! It was of bright copper. My name, 'Tisbe,' is written in large letters at the bottom, with the point of a stileto. I was then sixteen years old. I looked at those people binding my mother, without power to speak, to cry out, to even weep. Motionless, stiff, dead, I felt as though I were in a dream. The crowd was silent too. But with the senator was a young girl whom he held by the hand. His daughter, no doubt. She was instantly moved with pity. A beautiful young girl, my lord. Poor child! she threw herself at the senator's feet; she cried so much, and with such supplicating tears, and with such beautiful eyes, that she obtained my mother's pardon. Yes, my lord, when my mother was unbound, she took her crucifix—my mother did—and gave it to the beautiful child, and said: Madame, keep this crucifix; it will bring you happiness. Since that time, my mother, sainted woman! died. I—I have become rich; and I would like to see that child again, that angel who saved my mother. Who knows? She is of course a woman now. Perhaps she needs me in her turn. In every city where I go, I send for the sbire, the barigee, and the police. I relate the adventure, and I offer ten thousand gold sequins to whoever will find the woman I am looking for. Now you have the reason why I spoke but now privately to your barigee, Virgilio Tasca. Are you satisfied?

ANGELO.

Ten thousand gold sequins! But what will you give to the woman herself, when you find her?

LA TISBE.

My life, if she needs it.

ANGELO.

But by what will you recognize her?

LA TISBE.

My mother's crucifix.

ANGELO.

Bah! she will have lost it.

LA TISBE.

Oh! no. We never lose what we thus obtain.

ANGELO (perceiving Homodei).

Madame, why, there is a man there. Do you know there is a man there? Who is that man?

(LA TISBE (bursting with laughter).

O Lord! yes—ha! ha! I know there is a man there. I know that he is sleeping too, and soundly. You need not put yourself into a fright on his account. It's only my poor Homodei.

ANGELO.

Homodei! qu'est-ce que c'est que cela, Homodei?

LA TISBE.

Cela, Homodei, c'est un homme, monseigneur, comme, ceci, la Tisbe, c'est une femme. Homodei, monseigneur, c'est un joueur de guitare que monsieur le primicier de Saint-Marc, qui est fort de mes amis, m'a adressé dernièrement avec une lettre que je vous montrerai, vilain jaloux et même à la lettre était joint un présent.

ANGELO.

Comment!

LA TISBE.

Oh! un vrai présent Vénitien. Une boîte qui contient simplement deux flacons: un blanc, l'autre noir. Dans le blanc, il y a un narcotique très-puissant qui endort, pour douze heures d'un sommeil pareil à la mort; dans le noir, il y a du poison, de ce terrible poison que Malaspina fit prendre au Pape dans une pilule d'aloes, vous savez? Monsieur le primicier m'écrit que cela peut servir dans l'occasion. Une galanterie, comme vous voyez. Du reste, le révérend primicier me prévient que le pauvre homme, porteur de la lettre et du présent, est idiot. Il est ici, et vous auriez dû le voir, depuis quinze jours, mangeant à l'office, couchant dans le premier coin venu, à sa mode, jouant et chantant en attendant qu'il s'en aille à Vicence. Il vient de Venise. Hélas! ma mère a erré ainsi. Je le garderais tant qu'il voudra. Il a quelque temps égayé la compagnie ce soir. Notre fête ne l'amuse pas, il dort. C'est aussi simple que cela.

ANGELO.

Vous me répondez de cet homme?

LA TISBE.

Allons, vous voulez rire! La belle occasion pour prendre cet air effaré! un joueur de guitare, un idiot, un homme qui dort! Ah ça, monsieur le podesta, mais qu'est-ce que vous avez donc? Vous passez votre vie à faire des questions sur celui-ci, sur celui-là. Vous prenez ombrage de tout. Est-ce jalousie, ou est-ce peur?

ANGELO.

L'un et l'autre.

LA TISBE.

Jalousie, je le comprends. Vous vous croyez obligé de surveiller deux femmes. Mais peur! vous le maître, vous qui faites peur à tout le monde, au contraire!

ANGELO.

Première raison pour trembler.

(Se rapprochant d'elle et parlant bas).

—Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ci; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant; mais tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres; il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état c'est le conseil des Dix. Oh! le conseil des Dix! parlons-en bas, Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous. Des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds. Des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni sinistre, ni étoile, ni couronne, rien qui puisse vous faire dire: Celui-ci en est! un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout. Des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise

ANGELO.

Homodei! Who is Homodei?

LA TISBE.

That Homodei is a man, my lord, as this, La Tisbe, is a woman. Homodei, my lord, is a guitar-player, lately sent to me by the Dean of St. Mark's, one of my strongest friends, with a letter which I will show you, you jealous fellow! And to this letter was also joined a present.

ANGELO.

How!

LA TISBE.

Oh! yes; a real Venetian present. A box, simply containing two flasks—one white, the other black. In the white there is a very powerful narcotic, which throws you into a death-like sleep for twelve hours. In the black there is a poison; some of that terrible poison which Melaspina, you know, gave the Pope in an aloes pill. The Dean wrote that it might be used as occasion served. A piece of gallantry, as you perceive. The reverend Dean informs me, moreover, that the poor man, the bearer of the letter and present, is an imbecile. He has been here two weeks; and you should have seen him eating from the larder; lying down, in his peculiar fashion, in the first corner he comes to, singing and playing, until he is ready to start for Vicence. He comes from Venice. My mother, alas! thus wandered about! I will keep him as long as he wishes. This evening he has amused the company some time. The festivity does not amuse him; he is sleeping. Is it not all very simple?

ANGELO.

You answer for this man?

LA TISBE.

Come, come; you are joking. A fine occasion to put on such a terrified air! A guitar-player, an imbecile, a sleeping man! Fie! fie! Mr. Podesta! But tell me, what ails you? You pass your life in asking questions about this one and that one. You take umbrage at all. Is it jealousy, or is it fear?

ANGELO.

Both.

LA TISBE.

Your jealousy I can understand. You deem yourself obliged to watch two women. But fear! You, the master, of whom every one is afraid! No, no.

ANGELO.

The chief reason why I should tremble—

(approaching her and speaking low)

—Listen, Tisbe. Yes, as you have said, I am all-powerful here. I am lord, despot, and sovereign of this city; I am the Podesta whom Venice hath set over Padua. The tiger's grip upon the sheep. Ay, omnipotent. But, absolute as I am, do you know, Tisbe, there is something above me? grand, terrible, and full of darkness and gloom! It is Venice. And do you know, poor Tisbe, what Venice is? I will tell you. Venice is the state inquisition—the Council of Ten! Ah! the Council of Ten! Speak low, Tisbe; it may be listening somewhere there! Men whom not one of us knows, but who know us all; men who appear at no ceremony, but who are visible at every scaffold; men who have the heads of all—your's, mine, the Doge's—in their hands, and who have neither scimeter, style, nor arms—nothing by which the eye may know them—nothing by which you can say, This is one of them! A mystic badge beneath their robes is all. Agents everywhere, sbires everywhere, executioners everywhere. Men who show no other visage to the people of Venice than those dismal mouths of brass,

d'autres visages que ces mornes bouches de bronzo toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez ! Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté : rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds tout à l'heure ? je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu ? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors ! Du reste, bals, festins, flambeaux, musique, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois : voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là ; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves ; un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est ; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre ! Souvent la nuit je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelque pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue ; mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez. Oh ! le conseil des Dix ! Mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure, avant que la serrure soit finie le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame ! madame ! le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit : Je t'aime, —oui, Tisbe, —m'espionne !

LA TISBE.

Ah ! monsieur !

ANGELO.

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez. Je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix. Main redoutable qui tâte long-temps d'abord et qui saisit ensuite brusquement ! Oh ! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai ! ou ? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être tué roide par mon œuvre comme l'alchimiste par son poison ! Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame !

LA TISBE.

Ah Dieu ! affreuse position que la vôtre, en effet !

forever open beneath the porches of St. Mark's ; deadly mouths, which the multitude deem mute ; but which, nevertheless, speak full loud and terrible. They say to the passing throng, Denounce ! Denounced is to be arrested ; once arrested, all is over. At Venice, everything is done surely, secretly, and mysteriously. Condemned, executed ! Nothing to see, nothing to say ! not a cry possible, not a look useful ! The sufferer is gagged ! the executioner masked ! I spoke to you but now of scaffolds. I was wrong. At Venice, no one dies upon the scaffold. He disappears ! Suddenly a man, is missing from his family. What has become of him ? The Orfano Canal, wells and bullets can answer ! Sometimes something is heard at night falling into the water. Then must you hurry onward. Balls, banquets, torches, music, gondolas, theatres, the five months' carnival, make up the rest. This is Venice. You, Tisbe, my pretty actress, know only this side. I, a senator, know the other. Do you know that, in the Doge's palace, in mine, and in every other, there is a secret passage, unknown to the owner, a perpetual spy upon every saloon, chamber, and alcove, a dark corridor whose openings are known only to others, but which you feel winding around you, without knowing precisely where—a mysterious mine, from which unknown men, engaged in some operation, are continually going and coming ? And what acts of personal vengeance are mixed up with all this, and stalk through this gloom ! Often, during the night, I start up from my couch and listen, and I hear footsteps in the wall. Thus is my life oppressed, Tisbe. I am over Padua, but this is over me. I am sent to subdue Padua. I have been commanded to be terrible. I am only sovereign on condition of being a tyrant. Never ask from me pardon for any one whatever ; as I can refuse you nothing, and I should be lost. The power to punish is in my hands ; but not to pardon. Ay, 'tis so. Tyrant of Padua, slave of Venice—I am well watched. Ah ! the Council of Ten ! Set a workman at work, alone in a cellar, to make a lock. Before the lock is finished, the Council of Ten has the key in its pocket ! Madame, my servant is a spy ; the friend who salutes me is a spy ; the priest who confesses me is a spy ; the woman who says to me, I love you !—ay, Tisbe—is a spy !

LA TISBE.

Ah ! sir !

ANGELO.

You have never said that you loved me. I do not speak of you, Tisbe. Yes, I repeat it ; everything that looks at me is an eye of the Council of Ten ! Everything that listens to me is an ear of the Council of Ten ! Everything that touches me is a hand of the Council of Ten ! A formidable hand, which feels a long time first, then seizes abruptly. Oh ! how grand a Podesta I am ! I am not sure that to-morrow I shall not see some miserable sbire appear suddenly in my chamber, and command me to follow him ; and that, although but a worthless sbire, I will follow him—where ? Into some deep place, whence he will come forth alone. Madame, to belong to Venice, is to be hanging by a thread. Mine is a grave and gloomy condition, Madame ; to be here, hanging, as it were, over that glowing furnace that you call Padua ! my face ever covered with a mask, playing my part of tyrant, surrounded with chances, precautions, terrors ; incessantly fearing some explosion ; and trembling every instant, lest I shall be killed by my own work, like the alchemist by his poison ! Pity me, madame, and do not ask me why I tremble.

LA TISBE.

O God ! your situation is terrible indeed.

ANGELO.

Oui, je suis l'outil avec lequel un peuple torture un autre peuple. Ces outils-là s'usent vite et se cassent souvent, Tisbe. Ah! je suis malheureux. Il n'y a pour moi qu'une chose douce au monde, c'est vous. Pourtant je sens bien que vous ne m'aimez pas. Vous n'en aimez pas un autre, au moins?

LA TISBE.

Non, non, calmez-vous.

ANGELO.

Vous me dites mal ce non-là.

LA TISBE.

Ma foi! je vous le dis comme je peux.

ANGELO.

Ah! ne soyez pas à moi, j'y consens; mais ne soyez pas à un autre, Tisbe! Que je n'apprenne jamais qu'un autre—

LA TISBE.

Si vous croyez que vous êtes beau quand vous me regardez comme cela!

ANGELO.

Ah! Tisbe, quand m'aimerez-vous?

LA TISBE.

Quand tout le monde ici vous aimera.

ANGELO.

Hélas!—C'est égal, restez à Padoue. Je ne veux pas que vous quittiez Padoue, entendez-vous? si vous vous en alliez, ma vie s'en irait.—Mon Dieu! voici qu'on vient à nous. Il y a long-temps déjà qu'on peut nous voir parler ensemble; cela pourrait donner des soupçons à Venise. Je vous laisse.

(S'arrêtant et montrant Homodei.)

—Vous me répondez de cet homme?

LA TISBE.

Comme d'un enfant qui dormirait là.

ANGELO.

C'est votre frère qui vient. Je vous laisse avec lui.

(Il sort.)

SCENE II.

LA TISBE; RODOLFO, vêtu de noir, sévère, une plume noire au chapeau; HOMODEI, toujours endormi.

LA TISBE.

Ah! c'est Rodolfo! Ah! c'est Rodolfo! Viens, je t'aime, toi!

(Se retournant vers le côté par où Angelo est sorti.)

—Non, tyran imbécile! ce n'est pas mon frère, c'est mon amant!—Viens, Rodolfo! mon brave soldat, mon noble proscrit, mon généreux homme! regarde-moi bien en face. Tu es beau, je t'aime!

RODOLFO.

Tisbe—

LA TISBE.

Pourquoi as-tu voulu venir à Padoue? tu vois bien, nous voilà pris au piège. Nous ne pouvons plus en sortir maintenant. Dans ta position, partout tu es obligé de te faire passer pour mon frère. Ce podesta s'est épris de ta pauvre Tisbe; il nous tient; il ne veut pas nous lâcher. Et puis je tremble sans cesse qu'il ne découvre qui tu es.

ANGELO.

Yes; I am the tool by which one people tortures another. These kind of tools, Tisbe, wear out quickly, and often break. Oh! I am unhappy. There is for me but one sweet thing in the world. That is you. Yet I know you do not love me. But at least you do not love another!

LA TISBE.

No, no. Calm yourself.

ANGELO.

You pronounce that 'no' badly.

LA TISBE.

Indeed, I pronounce as well as I can.

ANGELO.

Be not mine, then. I consent. But, oh! be not another's, Tisbe! Let me never know that another—

LA TISBE.

Do you think that you are handsome when you look at me thus?

ANGELO.

Ah! Tisbe, when will you love me?

LA TISBE.

When every one here loves you?

ANGELO.

Alas! well, well, remain at Padua. I do not wish you to leave Padua. Do you hear? If you go, my life goes with you. Heavens! some one is coming towards us. It is a long time since we could have been seen to talk together. It may give Venice suspicions. I leave you.

(Stopping, and pointing to Homodei.)

You answer for this man?

LA TISBE.

As for a sleeping child.

ANGELO.

It is your brother who comes. I leave you with him.
(Departs.)

SCENE II.

LA TISBE. RODOLFO, dressed in black; a black feather in his hat. STERN and severe. HOMODEI still asleep.

LA TISBE.

Ah! it is Rodolfo! it is Rodolfo! Come, come. THEE I love!

(Turning toward the side by which Angelo went out.)

No, weak tyrant! it is not my brother. It is my lover! Come, Rodolfo; my brave soldier, my noble exile, my generous man! Look me well in the face. Thou art handsome, and I love thee!

RODOLFO.

Tisbe!

LA TISBE.

Why did you wish to come to Padua? You see we are caught in the net. We cannot get out now. In thy position, thou art obliged to pass thyself everywhere as my brother. This Podesta is enamored of thy poor Tisbe. He holds us; he will not release us; and then I tremble all the time, lest he discover who thou art. Oh!

Ah! quel supplice! Oh! n'importe, il n'aura rien de moi, ce tyran! Tu en es bien sûr, n'est-ce pas Rodolfo? Je veux pourtant que tu n'inquiètes de cela; je veux que tu sois jaloux de moi, d'abord.

RODOLFO.

Vous êtes une noble et charmante femme.

LA TISBE.

Oh! c'est que je suis jalouse de toi, moi, vois-tu? mais jalouse! Cet Angelo Malipieri, ce Vénitien, qui me parlait de jalousie aussi, lui, qui s' imagine être jaloux, cet homme! et qui mêle toutes sortes d'autres choses à cela. Ah! quand on est jaloux, monseigneur, on ne voit pas Venise, on ne voit pas le conseil des Dix, on ne voit pas les sbires, les espions, le canal Orfano; on n'a qu'une chose devant les yeux, sa jalousie. Moi, Rodolfo, je ne puis te voir parler à d'autres femmes; leur parler seulement; cela me fait mal. Quel droit ont-elles à des paroles de toi? Oh! une rivale! ne me donne jamais une rivale! je la tuerais. Tiens, je t'aime! tu es le seul homme que j'aie jamais aimé. Ma vie a été triste long-temps; elle rayonne maintenant. Tu es ma lumière. Ton amour c'est un soleil qui s'est levé sur moi. Les autres hommes m'avaient glacée. Que ne t'ai-je connu il y a dix ans? il me semble que toutes les parties de mon cœur qui sont mortes de froid vivraient encore. Quelle joie de pouvoir être seuls un instant et parler! Quelle folie d'être venus à Padoue! nous vivons dans une telle contrainte! Mon Rodolfo! oui, pardieu! c'est mon amant! ah bien oui! mon frère! Tiens, je suis folle de joie quand je te parle à mon aise; tu vois bien que je suis folle? M'aimes-tu?

RODOLFO.

Qui ne vous aimerait pas, Tisbe?

LA TISBE.

Si vous me dites encore vous, je me fâcherai. O mon Dieu! il faut pourtant que j'aille me montrer un peu à mes conviés. Dis-moi, depuis quelque temps, je te trouve l'air triste. N'est-ce pas, tu n'es pas triste?

RODOLFO.

Non, Tisbe.

LA TISBE.

Tu n'es pas souffrant?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE.

Tu n'es pas jaloux?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE

Si! je veux que tu sois jaloux! ou bien c'est que tu ne m'aimes pas! Allons! pas de tristesse. Ah ça, au fait, moi je tremble toujours, tu n'es pas inquiet? personne ici ne sait que tu n'es pas mon frère?

RODOLFO.

Personne, excepté Anafesto.

LA TISBE.

Ton ami. Oh! celui-là est sûr.

(Entre Anafesto Galeofa.)

—Le voici précisément. Je vais te confier à lui pour quelques instants.

(Riant.)

—Monsieur Anafesto, ayez soin qu'il ne parle à aucune femme.

ANAFESTO (souriant).

Soyez tranquille, madame.

(La Tisbe sort.)

what torment! Well, no matter; he shall have nothing from me—the tyrant! You are very sure of that, are you not, Rodolfo? Yet I wish it would vex you. wish you were first jealous of me.

RODOLFO.

You are a noble and charming woman!

LA TISBE.

Oh! I am jealous of thee. Yes, I—jealous! Do you hear? That Angelo Malipieri, that Venetian, also spoke to me of jealousy. The man imagines himself jealous, and mixes up all sorts of other things with it. Ah! when one is jealous, my lord, we do not see Venice, we do not see the Council of Ten, we do not see the sbires, the spies, the Orfano canal. We have but one thing before our eyes—our jealousy. I, Rodolfo, cannot see thee speak to other women—even speak! It gives me pain. What right have they to words from thy lips? Oh! a rival! never give me a rival. I would kill her! Look, Rodolfo! I love thee. Thou art the only man that I have ever loved. My life has been a long time unhappy. It brightens now. Thou art my light. Thy love is a sun which has risen upon me. Other men chilled me. Had I known thee ten years ago! I feel as though every part of my heart which is dead with cold would live again. What joy to be alone, and speak together for a moment! How foolish to come to Padua! we live in such restraint. Yes, my Rodolfo is my lover. He is my brother indeed! See, I am foolish with joy when I speak to thee at my ease. Dost thou not see very well that I am foolish? Dost thou love me?

RODOLFO.

Who would not love you, Tisbe?

LA TISBE.

If you say 'you' to me again, I shall be angry. O heavens! I must go now and show myself a little to the guests. Tell me—Thou hast been looking unhappy for some time. Thou art not unhappy, art thou?

RODOLFO.

No, Tisbe.

LA TISBE.

Thou art not in pain?

RODOLFO.

No.

LA TISBE.

Thou art not jealous?

RODOLFO.

No.

LA TISBE.

So! I wish thou would'st be jealous. It would show that thou loved'st me. Come, no unhappiness! Ah! yes; thou art alarmed. I am always trembling myself. Does any one here know that thou art not my brother?

RODOLFO.

No one, except Anafesto.

LA TISBE.

Thy friend. Oh! he is sure.

(Enter ANAFESTO GALEOFA.)

Ah! here he comes now. I will confide you to him for a few moments.

(Laughing.)

O Anafesto! take care that he speaks to no woman.

ANAFESTO (smiling).

No woman! Fear not, madamo.

(Tisbe departs.)

SCENE III.

RODOLFO, ANAFESTO GALEOFA, HOMODEI, toujours endormi.

ANAFESTO (la regardant sortir.)

Oh! charmante! Rodolfo, tu es heureux; elle t'aime.

RODOLFO.

Anafesto, je ne suis pas heureux; je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment! que dis-tu?

RODOLFO (apercevant Homodei).

Qu'est-ce que c'est que cet homme qui dort là?

ANAFESTO.

Rien; c'est ce pauvre musicien, tu sais.

RODOLFO.

Ah! oui, cet idiot.

ANAFESTO.

Tu n'aimes pas la Tisbe! est-il possible! que viens-tu me dire?

RODOLFO.

Ah! je t'ai dit cela? Oublie-le.

ANAFESTO.

La Tisbe! adorable femme!

RODOLFO.

Adorable en effet. Je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment!

RODOLFO.

Ne m'interroge point.

ANAFESTO.

Mon, ton ami!

LA TISBE (rentrant et courant à Rodolfo avec un sourire).

Je reviens seulement pour te dire un mot: Je t'aime! Maintenant je m'en vais.

(Elle sort en courant).

ANAFESTO (la regardant sortir).

Pauvre Tisbe!

RODOLFO.

Il y au fond de ma vie un secret qui n'est connu que de moi seul.

ANAFESTO.

Quelque jour tu le confieras à ton ami, n'est-ce pas? Tu es bien sombre aujourd'hui, Rodolfo?

RODOLFO.

Oui, laisse-moi un instant.

(Anafesto sort. Rodolfo s'assied sur le banc de pierre près de la porte et laisse tomber sa tête dans ses mains. Quand Anafesto est sorti, Homodei ouvre les yeux, se lève, puis va à pas lents se placer debout derrière Rodolfo absorbé dans sa rêverie).

SCENE IV.

RODOLFO, HOMODEI. (Homodei pose la main sur l'épaule de Rodolfo. Rodolfo se retourne et le regarde avec stupeur.)

HOMODEI.

Vous ne vous appelez pas Rodolfo. Vous vous appe-

SCENE III.

RODOLFO, ANAFESTO GALEOFA, HOMODEI still asleep.

ANAFESTO (watching her as she goes off).

O charming! Rodolfo, thou art a happy man. she loves thee.

RODOLFO.

Anafesto, I am not happy. I love her not.

ANAFESTO.

How! What dost thou say?

RODOLFO (perceiving Homodei).

Who is that man, sleeping there?

ANAFESTO.

Nothing. A poor musician. Thou knowest him.

RODOLFO.

Ah! yes. That idiot.

ANAFESTO.

Thou dost not love Tisbe! Is it possible? What hast thou just told me?

RODOLFO.

Ay, I told you so. Forget it.

ANAFESTO.

La Tisbe! adorable woman!

RODOLFO.

Adorable, indeed; yet I love her not.

ANAFESTO.

How!

RODOLFO.

Question me not.

ANAFESTO.

It thy friend!

LA TISBE (entering, and running up to Rodolfo with a smile).

I come back only to say one word to thee. I love thee. I am going now. (She runs off.)

ANAFESTO (watching her depart).

Poor Tisbe!

RODOLFO.

There is a secret at the foundation of my being which is known only to myself.

ANAFESTO.

Some day thou wilt confide it to thy friend, wilt thou not? Thou art very gloomy to-day, Rodolfo.

RODOLFO.

Yes. Leave me a moment.

(Anafesto departs. Rodolfo seats himself on the stone bench near the gate, and rests his head in his hands. When Anafesto is gone, Homodei opens his eyes, rises, and walks slowly up behind Rodolfo, absorbed in his revery, where he stands.

SCENE IV.

RODOLFO, HOMODEI. (Homodei places his hand on Rodolfo's shoulder. Rodolfo turns, and gazes on him, bewildered.)

HOMODEI.

Your name is not Rodolfo. Your name is Ezzelino du

lez Ezzelino du Romana. Vous êtes d'une ancienne famille qui a régné à Padoue, et qui en est bannie depuis deux cents ans. Vous errez de ville en ville sous un faux nom, vous hasardant quelquefois dans l'état de Venise. Il y a sept ans, à Venise même, vous aviez vingt ans alors, vous vîtes un jour dans une église une jeune fille très belle. Dans l'église de Saint-Georges-le-Grand. Vous ne la suivîtes pas; à Venise, suivre une femme, c'est chercher un coup de stylet; mais vous revîntes souvent dans l'église. La jeune fille y revint aussi. Vous fûtes pris d'amour pour elle, elle pour vous. Sans savoir son nom, car vous ne l'avez jamais su, et vous ne le savez pas encore, elle ne s'appelle pour vous que Catarina, vous trouvâtes moyen de lui écrire, elle de vous répondre. Vous obtîntes d'elle des rendez-vous chez une femme nommée la béate Cécilia. Ce fut entre elle et vous un amour éperdu; mais elle resta pure. Cette jeune fille était noble; c'est tout ce que vous saviez d'elle. Une noble Vénitienne ne peut épouser qu'un noble Vénitien ou un roi; vous n'êtes pas Vénitien et vous n'êtes plus roi. Banni d'ailleurs, vous n'y pouviez aspirer. Un jour elle manqua au rendez-vous; la béate Cécilia vous apprit qu'elle l'avait mariée. Du reste, vous ne pûtes pas plus savoir le nom du mari que vous n'aviez su le nom du père. Vous quittâtes Venise. Depuis ce jour, vous vous êtes enfilé par toute l'Italie; mais l'amour vous a suivi. Vous avez jeté votre vie aux plaisirs, aux distractions, aux folies, aux vices. Inutile. Vous avez tâché d'aimer d'autres femmes, vous avez eu même en aimer d'autres, cette comédienne, par exemple, la Tisbe. Inutile encore. L'ancien amour a toujours reparu sous les nouveaux. Il y a trois mois, vous êtes venu à Padoue avec la Tisbe qui vous fait passer pour son frère. Le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, s'est épris d'elle: et vous, voici ce qui vous est arrivé. Un soir, le sixième jour de février, une femme voilée a passé près de vous sur le pont Molino, vous a pris la main, et vous a mené dans la rue San Piero. Dans cette rue sont les ruines de l'ancien palais Magaruffi, démolé par votre ancêtre Ezzelin III; dans ces ruines il y a une cabane; dans cette cabane vous avez trouvé la femme de Venise que vous aimez et qui vous aime depuis sept ans. À partir de ce jour, vous vous êtes rencontré trois fois par semaine avec elle dans cette cabane. Elle est restée tout à la fois fidèle à son amour et à son honneur, à vous et à son mari. Du reste, cachant toujours son nom. Catarina, rien de plus. Le mois passé, votre bonheur s'est rompu brusquement. Un jour elle n'a point paru à la cabane. Voilà cinq semaines que vous ne l'avez vue. Cela tient à ce que son mari se défie d'elle et la garde enfermée. Nous sommes au matin, le jour va paraître. Vous la cherchez partout, vous ne la trouvez pas, vous ne la trouverez jamais. Voulez-vous la voir ce soir?

RODOLFO (le regardant fixement).

Qui êtes-vous?

HOMODEL.

Ah! des questions. Je n'y réponds pas. Ainsi vous ne voulez pas voir aujourd'hui cette femme?

RODOLFO.

Si! si! la voir! je veux la voir! Au nom du ciel! la revoir un instant et mourir!

HOMODEL.

Vous la verrez.

RODOLFO.

Où?

HOMODEL.

Ches elle.

RODOLFO.

Mais, dites-moi, elle! qui est-elle? son nom?

Romana. You are of an ancient family, which has reigned in Padua, and which has been banished therefrom these two hundred years. You travel from city to city under a false name; sometimes even venturing into the state of Venice. Seven years ago—you were then twenty years of age—you saw one day, in a church at Venice, a very beautiful young girl, in the church of St. George the Great. You did not follow her. To follow a woman in Venice is to invite the poignard. But you often went again to the church; the young girl also. You became enamored of her; she of you. Without knowing her name—for you never knew it, and do not yet know it; to you she was only Catarina—you found means to write to her; she to answer you. You appointed meetings with her at the house of a woman named St. Cecelia. It was a mad love between you and her; yet she remained true. This young girl was noble. This was all you knew of her. A noble Venetian can only marry a noble Venetian or a king. You are not a Venetian, and you are no longer a king; being banished besides, you could not aspire to her. One day, she did not keep the rendezvous. St. Cecelia informed you they had married her. Moreover, you would not know the name of the husband better than you had known the name of the father. You left Venice. Since that day, you have wandered through all Italy; but love has followed you. You have given your life up to pleasures, distractions, follies, and vices. Useless. You have tried to love other women; this comedian, Tisbe, for instance. Useless again. The old love was still felt under the new. Three months ago, you came to Padua with La Tisbe, who passed you off as her brother. The Podesta, my Lord Angelo Malipieri, has fallen in love with her. And you—this is what has happened to you: One evening, the sixteenth day of February, a veiled female passed near you on the Molino bridge, took you by the hand, and led you into San Piero street. In this street are the ruins of the ancient Magaruffi palace, demolished by your ancestor, Ezzelin III. Among these ruins there is a cabin; in that cabin you found the Venetian woman whom you love and who has loved you for seven years. From this time you met her three times a week in this cabin. She remained at the same time faithful to her love and to her honor, to you and to her husband; still concealing her name, however, giving only that of Catarina. The month passed. Your happiness was rudely broken in upon. One day, she did not appear at the cabin. Five months passed without your seeing her. Morning is upon us; day is about to break. You are searching her everywhere; you do not find her; you will never find her. Do you wish to see her this evening?

RODOLFO (eyeing him fixedly).

Who are you?

HOMODEL.

Ah! questions! I do not answer them.

RODOLFO.

Do I wish to see her—her! In the name of heaven! I would see her an instant, and die.

HOMODEL.

You shall see her.

RODOLFO.

Where?

HOMODEL.

At her mansion.

RODOLFO.

But tell me, who is she? Her name?

HOMODEI.

Je vous le dirai chez elle.

RODOLFO.

Ah! vous venez du ciel!

HOMODEI.

Je n'en sais rien. Ce soir, au lever de la lune,—à minuit, c'est plus simple,—trouvez-vous à l'angle du palais d'Albert de Baon, rue Santo-Urbano. J'y serai. Je vous conduirai. A minuit.

RODOLFO.

Merci! Et vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

HOMODEI.

Qui je suis? Un idiot. (Il sort).

RODOLFO (resté seul).

Quel est cette homme? Ah! qu'importe! Minuit! à minuit! Qu'il y a loin d'ici minuit! Oh! Catarina! pour l'heure qu'il me promet, je lui aurais donné ma vie! (Entra la Tisbe.)

SCENE V.

RODOLFO, LA TISBE.

LA TISBE.

C'est encore moi, Rodolfo. Bonjour! Je n'ai pu être plus long-temps sans te voir. Je ne puis me séparer de toi; je te suis partout; je pense et je vis par toi. Je suis l'ombre de ton corps, tu es l'âme du mien.

RODOLFO.

Prenez garde, Tisbe, ma famille est une famille fatale. Il y a sur nous une prédiction, une destinée qui s'accomplit presque inévitablement de père en fils. Nous tuons qui nous aime.

LA TISBE.

Hé bien! tu me tueras. Après? pourvu que tu m'aimes!

RODOLFO.

Tisbe—

LA TISBE.

Tu me pleureras ensuite. Je n'en veux pas plus.

RODOLFO.

Tisbe, vous mériteriez l'amour d'un ange.

(Il lui baise a main et sort lentement).

LA TISBE (seule).

Eh bien! comme il me quitte! Rodolfo! il s'en va. Qu'est-ce qu'il a donc?

(Regardant vers le banc.)

—Ah! Homodei s'est réveillé!
(Homodei paraît au fond du théâtre.)

SCENE VI.

LA TISBE, HOMODEI.

HOMODEI.

Le Rodolfo s'appelle Ezzelino, l'aventurier est un prince, l'idiot est un esprit, l'homme qui dort est un chat qui guette. Œil fermé, oreille ouverte.

LA TISBE.

Que dit-il?

HOMODEI.

I will tell you there.

RODOLFO.

Ah! you come from heaven!

HOMODEI.

That I know not. This evening, at the rising of the moon—midnight—that is more precise—be at the angle of Albert de Baon's palace, Santo Urbano street. I will be there. I will conduct you—at midnight.

RODOLFO.

And you will not tell me who you are?

HOMODEI.

Who I am? An idiot. (He departs.)

RODOLFO (alone).

What is this man? Well, what matters it? At midnight! How long it is to midnight! O Catarina! for the hour he promises me, I would give him my life. (Enter Tisbe.)

SCENE V.

RODOLFO. TISBE.

LA TISBE.

Good morning, Rodolfo. It is I again. I could not rest longer without seeing thee. I cannot separate myself from thee. I am thine everywhere. I think and live by thee. I am the shadow of thy body; thou art the soul of mine.

RODOLFO.

Take care, Tisbe; my family is a fatal one. There is a prophecy connected with us; a destiny which will almost surely be accomplished from father to son. We kill those who love us.

LA TISBE.

Well, what then? Thou shalt kill me, provided that thou lovest me.

RODOLFO

Tisbe!

LA TISBE.

Thou wilt weep for me then. I ask nothing more.

RODOLFO.

Tisbe, thou art worthy of an angel's love.

(He kisses her hand, and slowly departs.)

LA TISBE (alone).

Ah! how he leaves me! Rodolfo! He is gone. What is the matter with him?

(Looking towards the bench.)

Ah! Homodei has awoke!
(Homodei appears at the back of the stage.)

SCENE VI.

LA TISBE. HOMODEI.

HOMODEI.

Rodolfo is Ezzelino; the adventurer is a prince; the idiot is a spirit; the man who is sleeping is a cat on the watch—eye closed, ear open.

LA TISBE.

What says he?

HOMODEI (montrant sa guitare).

Cette guitare a des fibres qui rendent le son qu'on veut. Le cœur d'un homme, le cœur d'une femme ont aussi des fibres dont on peut jouer,

LA TISBE.

Qu'est-ce que cela veut dire.

HOMODEI.

Madame, cela veut dire que si par hasard vous perdez aujourd'hui un beau jeune homme qui a une plume noire à son chapeau, je sais l'endroit où vous pourrez le retrouver la nuit prochaine.

LA TISBE.

Chez une femme !

HOMODEI.

Blonde.

LA TISBE.

Quoi ! que veux-tu dire ? qui es-tu ?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Tu n'es pas ce que je croyais, malheureuse que je suis ! Ah ! le podesta s'en doutait, tu es un homme redoutable ! Qui es-tu ? oh ! qui es-tu ? Rodolfo chez une femme ! la nuit prochaine ! C'est là ce que tu veux dire ! hein ? est-ce là ce que tu veux dire ?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah ! tu mens ! C'est impossible, Rodolfo m'aime.

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah ! misérable ! ah ! tu mens ! Comme il ment ! Tu es un homme payé. Mon Dieu, j'ai donc des ennemis, moi ! Mais Rodolfo m'aime. Va, tu ne parviendras pas à m'alarmer. Je ne te crois pas. Tu dois être bien furieux de voir que ce que tu me dis ne me fait aucun effet.

HOMODEI.

Vous avez remarqué sans doute que le Podesta, monseigneur Angelo Malipieri, porte à sa chaîne de cou un petit bijou en or artistement travaillé. Ce bijou est une clef. Feignez d'en avoir envie comme d'un bijou. Demandez-la-lui sans lui dire ce que nous en voulons faire.

LA TISBE.

Une clef, dis-tu ? Je ne la demanderai pas. Je ne demanderai rien. Cet infâme qui voudrait me faire soupçonner Rodolfo ! Je ne veux pas de cette clef. Va-t'en, je ne t'écoute pas.

HOMODEI.

Voici justement le Podesta qui vient. Quand vous aurez la clef, je vous expliquerai comment il faudra vous en servir la nuit prochaine. Je reviendrai dans un quart d'heure.

LA TISBE.

Misérable ! tu ne m'entends donc pas ? je te dis que je ne veux point de cette clef. J'ai confiance en Rodolfo, moi. Cette clef, je ne m'en occupe point. Je n'en dirai pas un mot au Podesta. Et ne reviens pas, c'est inutile ! je ne te crois pas.

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

(Il sort, Entre Angelo.)

HOMODEI (showing his guitar).

This guitar has strings which give the sounds we wish. The heart of a man, the heart of a woman, have also strings which we can play upon.

LA TISBE.

What means this ?

HOMODEI.

It means, madame, that if to-day you should perchance lose a handsome young man, with a black feather in his hat, I know the spot where you may find him, the coming night.

LA TISBE.

With a woman ?

HOMODEI.

A blonde.

LA TISBE.

Ha ! what meanest thou ? Who art thou ?

HOMODEI.

I know not.

LA TISBE.

Thou art not what I thought ; unfortunate being that I am ! Ah ! the Podesta suspected it. Thou art some terrible man. Who art thou ? Oh ! who art thou ? Rodolfo with a woman !—the coming night ! That is what you mean. Say, is that what you mean ?

HOMODEI.

I know not.

LA TISBE.

Ah ! thou liest ! It is impossible. Rodolfo loves me.

HOMODEI.

I know not.

LA TISBE.

Ah ! wretch, thou liest ! How he lies ! Thou art bribed. My God ! have I, then, enemies ? I— But Rodolfo loves me. Away ! you cannot succeed in alarming me. I do not believe thee. It must enrage thee greatly to see that what thou sayest has no effect upon me.

HOMODEI.

You have remarked that the Podesta, my Lord Malipieri, wears, attached to his necklace, a small golden jewel of artistic workmanship. That jewel is a key. Feign a desire for it, as a trinket. Ask him for it, without telling him the purpose for which we want it.

LA TISBE.

A key, sayest thou ? I shall not ask him for it. I will ask him for nothing. The villain who would wish me to suspect Rodolfo ! I do not want the key. Away ! I do not hear thee.

HOMODEI.

Here comes the Podesta now. When you have the key, I will explain to you what use you must put it to to-night. I shall return in a quarter of an hour.

LA TISBE.

Wretch ! dost thou not hear me ? I tell thee I do not want the key. I have confidence in Rodolfo. I do not think of the key. I shall not say a word to the Podesta. Do not return. It is useless. I do not believe thee.

HOMODEI.

In a quarter of an hour.

(He departs. Angelo enters.)

SCENE VII.

LA TISBE, ANGELÓ.

LA TISBE.

Ah! vous voilà, monseigneur. Vous cherchez quelqu'un?

ANGELO.

Oui, Virgilio Tasca à qui j'avais un mot à dire.

LA TISBE.

Eh bien! êtes-vous toujours jaloux?

ANGELO.

Toujours, madame.

LA TISBE.

Vous êtes fou. A quoi bon être jaloux! je ne comprends pas qu'on soit jaloux. J'aimerais un homme, moi, que je n'en serais certainement pas jalouse.

ANGELO.

C'est que vous n'aimez personne.

LA TISBE.

Si. J'aime quelqu'un.

ANGELO.

Qui?

LA TISBE.

Vous.

ANGELO.

Vous m'aimez! est-il possible? ne vous jouez pas de moi, mon Dieu! Oh! répétez-moi ce que vous m'avez dit là.

LA TISBE.

Je vous aime.
(Il s'approche d'elle avec ravissement. Elle prend la chaîne qu'il porte au cou.)

—Tiens! qu'est-ce donc que ce bijou? je ne l'avais pas encore remarqué. C'est joli. Bien travaillé. Oh! mais c'est ciselé par Benvenuto. Charmant! Qu'est-ce que c'est donc? c'est bon pour une femme, ce bijou-là.

ANGELO.

Ah! Tisbe, vous m'avez rempli le cœur de joie avec un mot!

LA TISBE.

C'est bon, c'est bon. Mais dites-moi donc ce que c'est que cela?

ANGELO.

Cela, c'est une clef.

LA TISBE.

Ah! c'est une clef. Tiens, je ne m'en serais jamais doutée. Ah! oui, je vois, c'est avec ceci qu'on ouvre. Ah! c'est une clef.

ANGELO.

Oui, ma Tisbe.

LA TISBE.

Ah bien! puisque c'est une clef, je n'en veux pas, gardez-la.

ANGELO.

Quoi! est-ce que vous en aviez envie, Tisbe?

LA TISBE.

Peut-être. Comme d'un bijou bien ciselé.

ANGELO.

Oh! prenez-la

(Il détache la clef du collier.)

SCENE VII.

LA TISBE. ANGELO.

LA TISBE.

Ah! there you are, my lord. Are you looking for any one?

ANGELO.

Yes. Virgilio Tasca, to whom I had a word to say.

LA TISBE.

Well, are you still jealous?

ANGELO.

Still, madame.

LA TISBE.

You are foolish. What's the good of being jealous? I do not understand why any one should be jealous. I love a man; but I am certainly not jealous of him.

ANGELO.

You love no one.

LA TISBE.

Yes, I love some one.

ANGELO.

Who?

LA TISBE.

You.

ANGELO.

You love me! Is it possible? Do not trifle with me. O my God! Repeat what you just said.

LA TISBE.

I love you.

(He approaches her with rapture. She takes hold of the chain which he has on his neck.)

Hold! what is this jewel? I never remarked it before. It is pretty. Beautiful workmanship! Oh! it is some of Benvenuto's chasing! But what is it? It is a pretty jewel for a woman.

ANGELO.

Ah! Tisbe, by a single word you have filled my heart with joy!

LA TISBE.

Well, well! But tell me, what is this?

ANGELO.

That; it is a key.

LA TISBE.

Ah! it is a key. Well, I would never have thought it. Ah! yes; I see. You open with this. Yes, it is a key.

ANGELO.

Yes, my Tisbe.

LA TISBE.

Ah! well, since it is a key I don't want it. Keep it.

ANGELO.

What, is it possible you would like to have it, Tisbe?

LA TISBE.

Perhaps so; like any other finely chased jewel.

ANGELO.

Oh! take it.

(He detaches the key from the necklace.)

LA TISBE.

Non. Si j'avais su que ce fût une clef, je ne vous en aurais pas parlé. Je n'en veux pas, vous dis-je. Cela vous sort peut-être.

ANGELO.

Oh! bien rarement. D'ailleurs j'en ai une autre. Vous pouvez la prendre, je vous jure.

LA TISBE.

Non, je n'en ai plus envie. Est-ce qu'on ouvre des portes avec cette clef-là? elle est bien petite.

ANGELO.

Cela ne fait rien; ces clefs-là sont faites pour des serrures cachées. Celle-ci ouvre plusieurs portes, entre autres celle d'une chambre à coucher.

LA TISBE.

Vraiment! Allons! puisque vous l'exigez absolument, je la prends. (Elle prend la clef.)

ANGELO.

Oh! merci. Quel bonheur! vous avez accepté quelque chose de moi! merci!

LA TISBE.

Au fait, je me souviens que l'ambassadeur de France à Venise, monsieur de Montluc, en avait une à peu près pareille. Avez-vous connu monsieur le maréchal de Montluc? Un homme de grand esprit, n'est-ce pas? Ah! vous autres nobles, vous ne pouvez parler aux ambassadeurs. Je n'y songeais pas. C'est égal, il n'était pas tendre aux Huguenots, ce monsieur de Montluc. Si jamais ils lui tombent dans les mains! C'est un fier Catholique! Tenez, monseigneur, je crois que voilà Virgilio Tasca qui vous cherche, là-bas, dans la galerie—

ANGELO.

Vous croyez?

LA TISBE.

N'aviez-vous pas à lui parler?

ANGELO.

Oh! maudit soit-il de m'arracher d'auprès de vous!

LA TISBE (lui montrant la galerie).

Par là.

ANGELO (lui baisant la main).

Ah! Tisbe, vous m'aimez donc!

LA TISBE.

Par là, par là. Tasca vous attend.

(Angela sort. Homodei paraît au fond du théâtre; la Tisbe court à lui.)

SCENE VIII.

LA TISBE, HOMODEI.

LA TISBE.

J'ai la clef!

HOMODEI.

Voyons.

(Examinant la clef.)

—Oui, c'est bien cela. Il y a dans le palais du Podesta une galerie qui regarde le pont Molino. Cachez-vous y ce soir. Derrière un meuble, derrière une tapisserie, où vous voudrez. À deux heures après minuit, je viendrai vous y chercher.

LA TISBE (lui donnant sa bourse).

Je te récompenserai mieux! En attendant, prends cette bourse.

LA TISBE.

No. If I had thought it was a key, I should not have spoken about it. I don't want it, I tell you. You use it, perhaps.

ANGELO.

Oh! very rarely. Besides, I have another. Indeed you may take it.

LA TISBE.

No; I have no longer any desire for it. Does this key open doors? It's very small.

ANGELO.

That's nothing. Those keys are made for hidden locks. This one opens numerous doors; among others, a bed-chamber.

LA TISBE.

Indeed. Well, since you absolutely insist, I will take it. (She takes the key.)

ANGELO.

O thanks! What happiness! You have accepted something from me. Thanks.

LA TISBE.

I remember now, the French ambassador at Vienna, M. de Montluc, had one very similar. Did you know Monsieur le Maréchal de Montluc? A man of fine parts, was he not? Ah! you nobles cannot speak with the ambassadors; I forgot that. It's all the same. He was not very tender towards the Huguenots, that Montluc. Oh! should they ever fall into his hands! He is a proud Catholic. Look, my lord; I think Virgilio Tasca is in the gallery below, looking for you.

ANGELO.

You think——

LA TISBE.

Had you not something to say to him?

ANGELO.

Oh! curse him, for tearing me away from you.

LA TISBE (pointing to the gallery).

There.

ANGELO.

Ah! Tisbe; you love me then.

LA TISBE.

There, there. Tasca awaits you.

(Angelo departs. Homodei appears at the back of the stage. Tisbe runs to him.)

SCENE VIII.

LA TISBE, HOMODEI.

LA TISBE.

I have the key.

HOMODEI.

Let me see it.

(Examining the key.)

Yes, this is it, indeed. In the palace of the Podesta there is a gallery which overlooks the Molino bridge. Hide yourself there to-night, behind some article of furniture, among the curtains, or wherever you like. At two hours after midnight I will be with you.

LA TISBE (giving him her purse.)

I will recompense you better. In the meantime, take this purse.

HOMODEI.

Comme il vous plaira. Mais laissez-moi finir. A deux heures après-midi, je viendrai vous chercher. Je vous indiquerai la première porte que vous aurez à ouvrir avec cette clef. Après quoi je vous quitterai. Vous pourrez faire le reste sans moi; vous n'aurez qu'à aller devant vous.

LA TISBE.

Qu'est-ce que je trouverai après la première porte?

HOMODEI.

Une seconde, que cette clef ouvre également.

LA TISBE.

Et après la seconde?

HOMODEI.

Une troisième. Cette clef les ouvre toutes.

LA TISBE.

Et après la troisième?

HOMODEI.

Vous verrez.

HOMODEI.

As you please. But let me finish. Two hours after midnight I will come for you. I will show you the first door you will have to open with this key. After which I will leave you. You can do the rest without me. You will only have to go straight forward.

LA TISBE.

What shall I find when I have passed the first door?

HOMODEI.

A second, which this key will likewise open.

LA TISBE.

And after the second?

HOMODEI.

A third. This key opens them all.

LA TISBE.

And after the third?

HOMODEI.

You will see.

DEUXIEME JOURNEE.

Une chambre richement tendue d'écarlate rehaussée d'or. Dans un angle, à gauche, un lit magnifique sur une estrade et sous un dais porté par des colonnes torsées. Aux quatre coins du dais pendent des rideaux cramoisis qui peuvent se fermer et cacher entièrement le dit. A droite, dans l'angle, une fenêtre ouverte. Du même côté, une porte masquée dans la tenture; auprès, un prie Dieu, au-dessus duquel pend accroché au mur un crucifix en cuivre poli. Au fond, une grande porte à deux battants. Entre cette porte et le lit, une autre porte petite et très ornée. Table, fauteuils, flambeaux; un grand dressoir. Dehors, jardins, clochers, clair de lune, Une angélique sur la table.

SCENE I.

DAFNE, REGINELLA, PUIS HOMODEI.

REGINELLA.

Oui, Dafne, c'est certain. C'est Troilo, l'huissier de nuit, qui me l'a conté. La chose s'est passée tout récemment, au dernier voyage que madame a fait à Venise. Un sbire, un infâme sbire! s'est permis d'aimer madame, de lui écrire, Dafne, de chercher à la voir. Cela se conçoit-il? Madame l'a fait chasser, et a bien fait.

DAFNE (entr'ouvrant la porte près du prie-Dieu).

C'est bien, Reginella; mais madame attend son livre d'heures, tu sais?

REGINELLA (rangeant quelques livres sur la table).

Quant à l'autre aventure, elle est plus terrible, et j'en

SECOND DAY.

A chamber richly hung with scarlet, enriched with gold. In a corner, on the left, a magnificent bed, placed on an elevation. Above it, a canopy supported by twisted columns. From the four corners of the canopy hang crimson curtains, by which the bed may be entirely closed and concealed. In the right-hand corner, an open window; on the same side, a door covered by the hangings; near this, a family altar, above which a crucifix of bright copper hangs on the wall. A large folding-door in the back-ground. Between this door and the bed, another very small, finely ornamented door. A table, arm-chairs, torches; a large sideboard. Moonlight without, gardens, steeples, etc. An ornamented lamp upon the table.

SCENE I.

DAFNE, REGINELLA, then HOMODEI.

REGINELLA.

Yes, Dafne, it is certain. Troilo, the watchman, told me the story. The thing took place very recently, in the last voyage madame made to Vienna. A sbire, an infamous sbire, undertook to fall in love with madame, to write to her, to endeavor to see her. Could such a thing be conceived of? Madame had him pursued, and she did right.

DAFNE (partly opening the door near the altar).

All very well, Reginella; but dost thou know madame is waiting for her prayer-book?

REGINELLA (arranging some books on the table).

As to the other adventure, it is more dreadful still, and

suis sûre aussi. Pour avoir averti son maître qu'il avait rencontré un espion dans la maison, ce pauvre Palinuro est mort subitement dans la même soirée. Le poison, tu comprends ? Je te conseille beaucoup de prudence. D'abord, il faut prendre garde à ce qu'on dit dans ce palais ; il y a toujours quelqu'un dans le mur qui vous entend.

DAFNE.

Allons, dépêche-toi donc, nous causerons une autre fois. Madame attend.

REGINELLA (rangeant toujours, et les yeux fixés sur la table).

Si tu es si pressée, va devant. Je te suis. (Dafne sort et referme la porte sans que Reginella s'en aperçoive.)

—Mais, vois-tu, Dafne, je te recommande le silence dans ce maudit palais. Il n'y a que cette chambre où l'on soit en sûreté. Ah ! ici, du moins, on est tranquille. On peut dire tout ce qu'on veut. C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

(Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, un dressoir adossé au mur à droite tourne sur lui-même, donne passage à Homodei sans qu'elle s'en aperçoive, et se referme).

HOMODEI.

C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

REGINELLA (se retournant).

Ciel !

HOMODEI.

Silence !

(Il entrouvre sa robe et découvre son pourpoint de velours noir où sont brodées en argent ces trois lettres C. D. X. Reginella regarde les lettres et l'homme avec terreur.)

—Lorsqu'on a vu l'un de nous et qu'on laisse deviner à qui que ce soit par un signe quelconque qu'on nous a vu, avant la fin du jour on est mort. On parle de nous dans le peuple, tu dois savoir que cela se passe ainsi.

REGINELLA.

Jésus ! Mais par quelle porte est-il entré ?

HOMODEI.

Par aucune.

REGINELLA.

Jésus !

HOMODEI.

Réponds à toutes mes questions et ne me trompe sur rien. Il y va de ta vie. Où donne cette porte ?

(Il montre la grande porte du fond.)

REGINELLA.

Dans la chambre de nuit de monseigneur.

HOMODEI (montrant la petite porte près de la grande). Et celle-ci ?

REGINELLA.

Dans un escalier secret qui communique avec les galeries du palais. Monseigneur seul en a la clef.

HOMODEI (désignant la porte près du prie-Dieu).

Et celle-ci ?

REGINELLA.

Dans l'oratoire de madame.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cet oratoire ?

I'm sure of it, too. That poor Palinuro died suddenly the same evening, for having informed his master that he had met a spy in the house. Poison, dost thou understand ? I advise thee to be very prudent. First of all, you must take care what you say in this house. There is always some one in the wall who hears you.

DAFNE.

Come, make haste, then. Madame is waiting. We will talk another time.

REGINELLA (still arranging the books ; her eyes fixed upon the table).

If you are in such haste, go first ; I will follow. (Dafne departs and closes the door without Reginella perceiving it.)

But, dost thou see, Dafne, I recommend silence to thee in this cursed palace. This is the only chamber in the house where one can be safe. Ah ! here at least it is quiet. One can say what he likes. This is the only place where one may speak with the certainty of not being heard.

(While saying these last words, a sideboard standing against the wall on the right, turns on itself, without her perceiving it, opens a passage to Homodei, and closes again.)

HOMODEI.

This is the only place where one may speak with the certainty of not being heard.

REGINELLA (turning round).

Heavens !

HOMODEI.

Silence !

(He partly opens his robe, and discloses his black velvet doublet, upon which are embroidered in silver the letters C. D. X. Reginella gazes at the letters and the man with terror.)

When one of us has been seen, and the person who has seen us allows himself to intimate to any one whatever, by any sign whatever, that he has seen us, before the end of the day he is dead. The people speak of us. You should know that this is the case.

REGINELLA.

Heavens ! But by what door did he enter ?

HOMODEI.

By none.

REGINELLA.

Heavens !

HOMODEI.

Answer all my questions, and deceive me in nothing. Into what does this door open ?

(Pointing to the large door in the back-ground.)

REGINELLA.

Into my lord's bed-chamber.

HOMODEI (pointing to the small door near the large one). And this ?

REGINELLA.

To a secret staircase which communicates with the palace galleries. My lord alone has the key.

HOMODEI (pointing to the door near the altar). And this ?

REGINELLA.

Into madame's oratory.

HOMODEI.

Is there any outlet to this oratory ?

REGINELLA.

Non. L'oratoire est dans une tourelle. Il n'y a qu'une fenêtre grillée.

HOMODEI (allant à la fenêtre).

Qui est au niveau de celle-ci? C'est bien. Quatre-vingts pieds de mur à pic, et la Brenta au bas. Le grillage est du luxe. Mais il y a un petit escalier dans cet oratoire. Où monte-t-il?

REGINELLA.

Dans ma chambre, qui est aussi celle de Dafne, monseigneur.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cette chambre?

REGINELLA.

Non, monseigneur. Une fenêtre grillée, et pas d'autre porte que celle qui descend dans l'oratoire.

HOMODEI.

Dès que ta maîtresse sera rentrée, tu monteras dans ta chambre, et tu y resteras sans rien écouter et sans rien dire.

REGINELLA.

J'obéirai, monseigneur.

HOMODEI.

Où est ta maîtresse?

REGINELLA.

Dans l'oratoire. Elle fait sa prière.

HOMODEI.

Elle reviendra ici ensuite?

REGINELLA.

Oui, monseigneur.

HOMODEI.

Pas avant une demi-heure?

REGINELLA.

Non, monseigneur.

HOMODEI.

C'est bien. Va-t'en. Surtout, silence! Rien de ce qui va se passer ici ne te regarde. Laisse tout faire sans rien dire. Le chat joue avec la souris, qu'est-ce que cela te fait? Tu ne m'as pas vu, tu ne sais pas que j'existe. Voilà. Tu comprends? Si tu hasardes un mot, je l'entendrai; un clin d'œil, je le verrai; un geste, un signe, un serrement de main, je le sentirai. Va maintenant.

REGINELLA.

Oh, mon Dieu! qui est-ce donc qui va mourir ici?

HOMODEI.

Toi, si tu parles.

(Au signe de Homodei, elle sort par la petite porte près du prie-Dieu. Quand elle est sortie, Homodei s'approche du dressoir qui tourne de nouveau sur lui-même et laisse voir un couloir obscur.)

—Monseigneur Rodolfo! vous pouvez venir à présent. Neuf marches à monter.

(On entend des pas dans l'escalier que masque le dressoir. Rodolfo paraît.)

SCENE II.

HOMODEI, RODOLFO, enveloppé d'un manteau.

HOMODEI.

Entrez.

REGINELLA.

No. The oratory is in a tower. It has only a window closed with an iron grating.

HOMODEI (going to the window.)

Which is on a level with this. 'Tis well; eighty feet of perpendicular wall, and the Brenta beneath. The grating is excellent. But there is a small staircase in that oratory. Where does it lead to?

REGINELLA.

To my chamber, which is also Dafne's, my lord.

HOMODEI.

Is there any outlet to this chamber?

REGINELLA.

No, my lord. A window covered with a grating, and no other door than that which descends into the oratory.

HOMODEI.

As soon as thy mistress shall return, go up into thy chamber, and remain there without hearing and without saying anything.

REGINELLA.

I will obey, my lord.

HOMODEI.

Where is thy mistress?

REGINELLA.

In the oratory, at her prayers.

HOMODEI.

She will come back here, then?

REGINELLA.

Yes, my lord.

HOMODEI.

Not before half an hour.

REGINELLA.

No, my lord.

HOMODEI.

'Tis well. Depart; but, above all, be silent! Nothing that is about to take place here regards thee. Let every thing go on without saying anything. The cat plays with the mouse, what is that to thee? Thou hast not seen me; thou dost not know that I exist. Dost thou understand? If thou ventarest a single word, I shall hear it; a wink of the eye, I shall see it; a gesture, a signal, a pressing of the hand, I shall feel it. Now go.

REGINELLA.

O my God! who is going to die here?

HOMODEI.

Thou, if thou speakest.

(On a sign from Homodei, she departs by the small door near the altar. When she has left, Homodei approaches the sideboard, which again turns on itself and discloses a dark passage.)

My Lord Rodolfo, you may come now. Nine steps to mount.

(Footsteps are heard on the stairs behind the sideboard. Rodolfo appears.)

SCENE II.

HOMODEI. RODOLFO enveloped in a mantle.

HOMODEI.

Enter.

RODOLFO.

Où suis-je ?

HOMODEI.

Où vous êtes ? Peut-être sur la planche de votre échafaud.

RODOLFO.

Que voulez-vous dire ?

HOMODEI.

Est-il venu jusqu'à vous qu'il y a dans Padoue une chambre chambre redoutable, quoique pleine de fleurs, de parfums et d'amour peut-être, où nul homme ne peut pénétrer, quel qu'il soit, noble ou sujet, jeune ou vieux, car y entrer, en entr'ouvrir la porte seulement, c'est un crime puni de mort ?

RODOLFO.

Oui, la chambre de la femme du Podesta.

HOMODEI.

Justement.

RODOLFO.

Hé bien, cette chambre ?—

HOMODEI.

Vous y êtes.

RODOLFO.

Chez la femme du Podesta ?

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Celle que j'aime ?—

HOMODEI.

S'appelle Catarina Bragadini, femme d'Angelo Malipieri, Podesta de Padoue.

RODOLFO.

Est-il possible ? Catarina Bragadini ! la femme de Podesta !

HOMODEI.

Si vous avez peur, il est temps encore, voici la porte ouverte, allez-vous-en.

RODOLFO.

Peur pour moi, non ; mais pour elle. Qui est-ce qui me répond de vous ?

HOMODEI.

Ce qui vous répond de moi, je vais vous le dire, puisque vous le voulez. Il y a huit jours, à une heure avancée de la nuit, vous passiez sur la place de San-Prodocimo. Vous étiez seul. Vous avez entendu un bruit d'épées et des cris derrière l'église. Vous y avez couru.

RODOLFO.

Oui, et j'ai débarrassé de trois assassins qui l'allaient tuer un homme masqué—

HOMODEI.

Lequel s'en est allé sans vous dire son nom et sans vous remercier. Cette homme masqué, c'était moi. Depuis cette nuit-là, monseigneur Ezzelino, je vous veux du bien. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais. J'ai cherché à vous rapprocher de la femme que vous aimez. C'est de la reconnaissance. Rien de plus. Vous fiez-vous à moi maintenant ?

RODOLFO.

Oh ! oui ! oh ! merci ! Je craignais quelque trahison pour elle. J'avais un poids sur le cœur, tu me l'ôtes. Ah ! tu es mon ami, mon ami à jamais ! tu fais plus pour

RODOLFO.

Where am I ?

HOMODEI.

Where are you ? Perhaps on the planking of your scaffold.

RODOLFO.

What do you mean ?

HOMODEI.

Have you heard that at Padua there is a chamber, a dreadful chamber, although filled with flowers, with perfumes, and perhaps with love, into which no man may penetrate, whoever he may be, young or old, noble or subject ; for, to enter there, to open the door only, is a crime punished with death ?

RODOLFO.

Yes. The chamber of the Podesta's wife.

HOMODEI.

Just so.

RODOLFO.

Well, that chamber ?

HOMODEI.

Is the one you are in.

RODOLFO.

With the Podesta's wife ?

HOMODEI.

Yes.

RODOLFO.

Her whom I love ?—

HOMODEI.

Is called Catarina Bragadini, wife of Angelo Malipieri, Podesta of Padua.

RODOLFO.

Is it possible ? Catarina Bragadini, the Podesta's wife !

HOMODEI.

If you are afraid, it is still time ; the door is open. Away !

RODOLFO.

Fear for myself—no ; but for her. Who answers for you ?

HOMODEI.

Who answers for me ? I will tell you, since you desire it. Eight days ago, at a late hour of the night, you were passing through the Plazo de San Prodocimo. You heard cries, mingled with the clashing of swords behind the church. You ran thither.

RODOLFO.

Yes, and freed from three assassins a man, wearing a mask, whom they were about to kill.

HOMODEI.

Who went off without telling you his name, and without thanking you. That man was myself. Since that night, my Lord Ezzelino, I have wished you well. You do not know me, but I know you. I have endeavored to bring you near the woman you love. It is gratitude—nothing more. Will you trust to me now ?

RODOLFO.

Oh ! yes, yes. Thanks. I feared some treachery towards her. I had a weight upon my heart. Thou removest it. Ah ! thou art my friend—my friend forever !

moi que je n'ai fait pour toi. Oh ! je n'aurais pas vécu plus long-temps sans voir Catarina. Je me serais tué, vois-tu ; je me serais damné. Je n'ai sauvé que ta vie ; toi, tu sauves mon cœur, tu sauves mon âme !

HOMODEI.

Ainsi vous restez ?

RODOLFO.

Si je reste ! si je reste ! je me fie à toi, te dis-je ! Oh ! la revoir ! elle ! une heure, une minute, la revoir ! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que cela, la revoir ! Oh est-elle ?

HOMODEI.

Là, dans son oratoire.

RODOLFO.

Où la reverrai-je ?

HOMODEI.

Ici.

RODOLFO.

Quand ?

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

RODOLFO.

Oh mon Dieu !

HOMODEI (lui montrant toutes les portes l'une après l'autre).

Faites attention. Là, au fond, est la chambre de nuit du Podesta. Il dort en ce moment, et rien ne veille à cette heure dans le palais, hors madame Catarina et nous. Je pense que vous ne risquez rien cette nuit. Quant à l'entrée qui nous a servi, je ne puis vous en communiquer le secret qui n'est connu que de moi seul ; mais au matin, il vous sera aisé de vous échapper.

(Allant au fond).

—Cela donc est la porte du mari. Quant à vous, seigneur Rodolfo, qui êtes l'amant,

(Il montre la fenêtre).

—je ne vous conseille pas d'user de celle-ci. En aucun cas. Quatre-vingts pieds à pic, et la rivière au fond. A présent je vous laisse.

RODOLFO.

Vous m'avez dit dans un quart d'heure ?

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Viendra-t-elle seule ?

HOMODEI.

Peut-être que non. Mettez-vous à l'écart quelques instants.

RODOLFO.

Où ?

HOMODEI.

Derrière le lit. Ah ! tenez ! sur le balcon. Vous vous montrerez quand vous le jugerez à propos. Je crois qu'on remue les chaises dans l'oratoire. Madame Catarina va rentrer. Il est temps de nous séparer. Adieu.

RODOLFO (près du balcon).

Qui que vous soyez, après un tel service, vous pourrez désormais disposer de tout ce qui est à moi, de mon bien, de ma vie !

(Il se place sur le balcon où il disparaît.)

HOMODEI (revenant sur le devant du théâtre).

Thou dost more for me than I have done for thee. Oh ! I could have lived no longer without seeing Catarina. I should have killed myself, seest thou ? I should have been damned. I have only saved thy life ; thou savest my heart—thou savest my soul.

HOMODEI.

Then you remain.

RODOLFO.

Remain ! remain ! I tell thee I trust to thee. Oh ! to see her again ! again ! an hour, a minute, to see her again ! Thou dost not understand what it is to see her again ! Where is she ?

HOMODEI.

There, in her oratory.

RODOLFO.

Where shall I see her ?

HOMODEI.

Here.

RODOLFO.

When ?

HOMODEI.

In a quarter of an hour.

RODOLFO.

O heavens !

HOMODEI (pointing to the different doors in succession).

Listen. There, at the further end, is the bed-chamber of the Podesta. He is at this moment asleep ; and nothing is awake at this hour in the palace, except Madame Catarina and ourselves. I think you risk nothing to-night. As to the means of access here, the secret of which is known only to myself, I may not divulge to you. But in the morning it will be easy for you to escape.

(Going to the back-ground.)

This, then, is the door of the husband's chamber. As for you, Signor Rodolfo, who are the lover,

(he points to the window.)

I do not advise you to make use of that, in any case. Eighty feet perpendicular, and the river beneath. I now leave you.

RODOLFO.

You said, in a quarter of an hour ?

HOMODEI.

Yes.

RODOLFO.

Will she come alone ?

HOMODEI.

Perhaps not. Conceal yourself for a few moments.

RODOLFO.

Where ?

HOMODEI.

Behind the bed. Ah ! hold !—on the balcony. You can show yourself when you think the proper moment has arrived. I think they are moving the chairs in the oratory. Madame Catarina is returning. It is time for us to separate. Adieu.

RODOLFO (near the balcony).

Whoever you are, after such a service, you may dispose of all that is mine—my wealth, my life.

(He goes on the balcony, and disappears.)

HOMODEI (coming to the front of the stage).

Elle n'est plus à vous, monseigneur. (A part.)
(Il regarde si Rodolfo ne le voit plus, puis il tire de sa poitrine une lettre qu'il dépose sur la table. Il sort par l'entrée secrète qui se referme sur lui. Entrent, par la porte de l'oratoire, Catarina et Dafne. Catarina en costume de femme noble Vénitienne.)

SCENE III.

CATARINA, DAFNE, RODOLFO, (caché sur le balcon.)

CATARINA.

Plus d'un mois ! Sais-tu qu'il y a plus d'un mois, Dafne ? Oh ! c'est donc fini ! Encore si je pouvais dormir, je le verrais peut-être en rêve, mais je ne dors plus. Où est Reginella ?

DAFNE.

Elle vient de monter dans sa chambre, où elle s'est mise en prières. Vais-je l'appeler pour qu'elle vienne servir madame ?

CATARINA.

Laisse la servir Dieu. Laisse-la prier. Hélas ! moi, cela ne me fait rien de prier !

DAFNE.

Fermerai-je cette fenêtre, madame ?

CATARINA.

Cela tient à ce que je souffre trop, vois-tu, ma pauvre Dafne. Il y a pourtant cinq semaines, cinq semaines éternelles que je ne l'ai vu ! Non, ne ferme pas la fenêtre. Cela me rafraîchit un peu. J'ai la tête brûlante. Touche. Et je ne le verrai plus ! Je suis enfermée, gardée, en prison. C'est fini. Pénétrer dans cette chambre, c'est un crime de mort. Oh ! je ne voudrais pas même le voir. Le voir ici ! Je tremble rien que d'y songer. Hélas, mon Dieu ! cet amour était donc bien coupable, mon Dieu ! Pourquoi est-il revenu à Padoue ? Pourquoi me suis-je laissée reprendre à ce bonheur qui devait durer si peu ? Je le voyais une heure de temps en temps. Cette heure, si étroite et si vite fermée, c'était le seul soupirail par où il entrait un peu d'air et de soleil dans ma vie. Maintenant tout est muré. Je ne verrai plus ce visage d'où le jour me venait. Oh ! Rodolfo ! Dafne, dis-moi la vérité, n'est-ce pas que tu crois bien que je ne le verrai plus ?

DAFNE.

Madame—

CATARINA.

Et puis, moi, je ne suis pas comme les autres femmes. Les plaisirs, les fêtes, les distractions, tout cela ne me ferait rien. Moi, Dafne, depuis sept ans, je n'ai dans le cœur qu'une pensée, l'amour, qu'un sentiment, l'amour, qu'un nom, Rodolfo. Quand je regarde en moi-même, j'y trouve Rodolfo, toujours Rodolfo, rien que Rodolfo. Mon âme est faite à son image. Vois-tu, c'est impossible autrement. Voilà sept ans que je l'aime. J'étais toute jeune. Comme on vous marie sans pitié ! Par exemple, mon mari, eh bien, je n'ose seulement pas lui parler. Crois-tu que cela fasse une vie bien heureuse ? Quelle position que la mienne ! Encore si j'avais ma mère !

DAFNE.

Chassez donc toutes ces idées tristes, madame.

CATARINA.

Oh ! par des scîrées pareilles, Dafne, nous avons passé lui et moi, de bien douces heures ! Est-ce que c'est coupable tout ce que je te dis là de lui ? Non, n'est-ce pas ?

She is no longer yours, my lord. (Aside.)
(He looks round to see if Rodolfo is watching ; then draws a letter from his bosom, which he places on the table, and departs by the secret entrance, which closes upon him. Enter Catarina and Dafne, by the door of the oratory. Catarina in the costume of a noble Venetian lady.)

SCENE III.

CATARINA, DAFNE, RODOLFO (concealed in the balcony).

CATARINA.

More than a month ! Dost thou know it is more than a month, Dafne ? Oh ! it is then finished. Still, if I could sleep, I might see him in my dreams ; but I do not sleep any more. Where is Reginella ?

DAFNE.

She has just gone up to her chamber, and is engaged at her prayers. Shall I call her to come and serve Madame ?

CATARINA.

Let her serve God. Let her pray. Alas ! prayer is no use to me.

DAFNE.

Shall I close this window, Madame ?

CATARINA.

That is why I suffer so much, scest thou my poor Dafne ? Yet five weeks have passed—five endless weeks—since I saw him ! No ; do not close the window. It refreshes me a little. My head is burning. Feel ! And I shall never see him more ! I am confined, guarded, in prison ! It is all over. To penetrate into this chamber is a capital crime. Oh ! I would not even wish to see him. To see him here ! I tremble only at the thought. Alas ! my God ! this love was then sinful. O God ! why did he return to Padua ? Why was I allowed to taste again that happiness which was to last so short a time ? I saw him an hour, from time to time. That hour so brief, so soon ended ! It was the only aperture by which there entered into my life a little light and air. Now it is all walled up. I shall never more see that countenance which brought me the day. O Rodolfo ! Tell me truly, Dafne, dost thou think I shall never see him more ?

DAFNE.

Madame—

CATARINA.

And then, I am not like other women. Fêtes, pleasures, distractions—all this were useless for me. It is seven years, Dafne, I have had but one thought in my heart—love ; but one sentiment—love ; but one name—Rodolfo ! always Rodolfo ! nothing but Rodolfo ! My soul is made in his image. Dost thou not see it were impossible otherwise ? Seven years have I loved him. I was very young. How pitilessly they marry you ! My husband, for instance—well, I dare not even speak to him. Dost thou not think that should make a very happy life ? What a position is mine ! Had I still a mother !

DAFNE.

Drive away these sorrowful thoughts, madame.

CATARINA.

O Dafne ! such evenings as we have passed together ! such sweet hours ! Is it sinful for me to talk thus of him to thee ? No, it is not—is it ? Come, my grief afflicts

Allons, mon chagrin t'afflige, je ne veux pas pas te faire de peine. Va dormir. Va retrouver Reginella.

DAFNE.

Est-ce que madame?—

CATARINA.

Oui, je me déferai seule. Dors bien, ma bonne Dafne. Va.

DAFNE.

Que le ciel vous garde cette nuit, madame!
(Elle sort par la porte de l'oratoire).

SCENE IV.

CATARINA, RODOLFO, d'abord sur le balcon.

CATARINA (seule).

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce! Oh! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela! Ce couplet surtout qu'il m'adressait.

(Elle prend la guitare.)

Voici l'air, je crois.
(Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.)
—Je voudrais me rappeler les paroles. Oh! je vendrais mon âme pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois! sans le voir, de là bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix! entendre sa voix!

RODOLFO (du balcon où il est caché.—Il chante).

Mon âme à ton cœur s'est donnée.
Je n'existe qu'à ton côté;
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté;
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphyre,
Moi la lèvre et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté!

CATARINA (laissant tomber la guitare).

Ciel!

RODOLFO (continuant, toujours caché).

Tandis que l'heure
S'en va fuyant,
Mon chant qui pleure
Dans l'ombre effleure
Ton front riant!

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO (paraissant et jetant son manteau sur le balcon derrière lui).

Catarina!

(Il vient tomber à ses pieds.)

CATARINA.

Vous êtes ici? Comment! vous êtes ici? Oh Dieu! je meurs de joie et d'épouvante. Rodolfo! savez-vous où vous êtes? Est-ce que vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une autre, malheureux? Vous risquez votre tête.

RODOLFO.

Que m'importe! Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime mieux mourir pour vous avoir revue.

CATARINA.

Tu as bien fait. Eh bien, oui, tu as eu raison de venir. Ma tête aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le

thee. I do not wish to give thee pain. Go and sleep. Go; rejoin Reginella.

DAFNE.

Does madame—

CATARINA.

Yes; I shall retire alone. Sleep well, my good Dafne. Go.

DAFNE.

May heaven watch over you this night, madame!
(She departs by the oratory door.)

SCENE IV

CATARINA. RODOLFO (on the balcony at first).

CATARINA.

There was a song he used to sing. He sang it at my feet with so sweet a voice! Oh! there are moments when I would wish to see him. I would give my blood for it! This couplet especially, which he addressed to me.
(She takes the guitar.)

This is the air, I think.

(She plays a few measures of some melancholy music.)
I wish I could recollect the words. Oh! I would sell my soul to hear him sing them once again—once again! from yonder there, as far off as one could ask, without seeing him. But his voice—to hear his voice!

RODOLFO (from the balcony where he is concealed. He sings).

My soul is given to thy heart.
Long from thy side, I soon must die.
One fate alike, when we're apart,
Joins us by a magic tie.
I the bush, the breeze art thou;
Thou the chords, and I the lyre;
Thou the smile, and I the brow;
Thou art beauty, I love's fire.

CATARINA (dropping her guitar).

O heavens!

RODOLFO (continues, still concealed).

Whilst the hour doth go
So swift apace,
My song of wo
From the shade doth flow
Past thy glad face.

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO (appearing, and throwing his mantle upon the balcony behind him).

Catarina!

(He falls at her feet.)

CATARINA.

You here! what, you here! O God! I am dying with joy and fear. Rodolfo, know you where you are? Do you imagine, unfortunate man! that this chamber is like any other? You risk your head.

RODOLFO.

What matters it? I should die were I to see you no more. I should rather suffer death for having seen you again.

CATARINA.

Thou hast done well. Well, yes, thou wast right to come. My head is also at stake. I see thee again; what

reste! Une heure avec toi, et ensuite que ce plafond croule, s'il veut!

RODOLFO.

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais, il n'y a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA.

Comment as-tu fait?

RODOLFO.

C'est un homme auquel j'ai sauvé la vie—Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

CATARINA.

N'est-ce pas? oh! si tu es sûr, cela suffit. Oh Dieu! mais regarde-moi donc que je te voie!

RODOLFO.

Catarina!

CATARINA.

Oh! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas? Je vais t'en dire la raison, c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps-là? As-tu été bien triste au moins? Quel effet cela t'a-t-il fait, cette séparation? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFO.

O Catarina, être séparé de toi, c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au cœur! C'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour! C'est être sans lampe dans un cachot, sans étoile dans la nuit! C'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir rien! Ce que j'ai fait, dis-tu? je l'ignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA.

Eh bien, moi aussi! Eh bien, moi aussi! Eh bien, moi aussi! Oh! je vois que nos cœurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer? On m'a enfermée. Je ne puis plus sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu, il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie. Oh Dieu! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'étais. Voyons, assieds-toi là, tu sais? comme autrefois. Parlons bas seulement. Tu resteras jusqu'au matin. Dafne te fera sortir. Oh! quelles heures délicieuses! Eh bien, maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh! Je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis, je choisirais toi. Tu demanderas à Dafne, comme j'ai pleuré! elle a bien eu soin de moi, la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. M'es-dis-moi, tu as donc découvert mon nom? Oh! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh dis! auras-tu moyen de revenir?

RODOLFO.

Oui. Et comment vivrais-je sans cela? Catarina, je t'écoute avec ravissement. Oh! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous, tout est repos autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler! Je t'aime, tu m'aimes et Dieu nous voit! Il n'y a que nous trois d'éveillés à cette heure! Ne crains rien.

CATARINA.

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. On est heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo: séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni; ensemble, nous

matters the rest? An hour with thee, and then this flooring may crumble if it will.

RODOLFO.

Besides, heaven will protect us. Everything is asleep in the palace; there is no reason why I should not depart as I entered.

CATARINA.

How didst thou?

RODOLFO.

A man whose life I saved.—I will explain this. I am sure of the means I have employed.

CATARINA.

So? Oh! if thou art sure, that is sufficient. O God! but turn thine eyes upon me that I may see thee.

RODOLFO.

Catarina

CATARINA.

Oh! let us only think of each other; thou of me, I of thee. Thou findest me much changed, dost thou not? I will tell thee the reason: for five weeks I have done nought but weep. And thou, what hast thou been doing all this time? How did this separation affect thee? Tell me that. Speak to me. I wish thee to speak to me.

RODOLFO.

O Catarina! to be separated from thee is to have darkness in the eyes, a vacuum in the heart; it is to feel oneself dying gradually, day by day; it is to be without a lamp in a dungeon, without a star at night; it is to live no more, to think no more, to know no more! Thou askest me what I have done. I know not. What I have felt, I have told thee.

CATARINA.

'Twas thus with me! 'twas thus with me! 'twas thus with me! Oh! I see that our hearts have not been separated. I have a great many things to tell thee. Where shall I commence? They have confined me.—I can go out no more. I have suffered much. Thou must not be astonished that I did not fly to thy neck at once. I was astounded. O God! when I heard thy voice—I cannot tell thee; I knew not where I was. Come, sit, then, as thou didst use to do, only speak low. Thou wilt remain till morning. Dafne will let thee out. Oh! what delicious hours! Well, now I have no fear at all; thou hast fully reassured me. Oh! I am so rejoiced to see thee! Thou or paradise—I would choose thee. Thou shalt ask Dafne how I have wept. She has taken good care of me, poor girl! Thou shalt thank her. And Reginella too. But tell me, thou hast then discovered my name? Nothing hinders thee. I do not know what thou wouldst do if thou dost wish a thing. Oh! tell me, hast thou means to return?

RODOLFO.

Yes. How could I live without that? Catarina, I listen to thee with rapture. Oh! fear nothing. See how calm the night is. All is love within us; all is repose around us. Two souls like ours pouring themselves out to one another, is something pure and sacred, which God would not disturb. I love thee, thou lovest me, and God sees us. We three alone are awake at this hour. Fear nothing.

CATARINA.

No. And there are moments when we forget everything. We are happy; we are fascinated with each other. See, Rodolfo: separated, I am but a poor, imprisoned woman; thou but a poor, banished man; together,

ferions envie aux anges ! Oh ! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo, on ne meurt pas de joie, car je serais morte. Tout est mêlé dans ma tête. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi, seulement ? Quoi ! ce n'est pas un rêve ! Vraiment, tu es là, toi !

RODOLFO.

Pauvre amie :

CATARINA.

Non, tiens, ne me parle pas, laisse-moi rassembler mes idées, laisse-moi te regarder, mon âme ! laisse-moi penser que tu es là. Tout à l'heure je te répondrai. On a des moments comme cela, tu sais, où l'on veut regarder l'homme qu'on aime et lui dire : Tais-toi, je te regarde ! Tais-toi, je t'aime ! Tais-toi, je suis heureuse !

(Il lui baise la main. Elle se retourne et aperçoit la lettre qui est sur la table.)

—Qu'est-ce que c'est que cela ? O mon Dieu ! Voici un papier qui me réveille ! Une lettre ! Est-ce toi qui as mis cette lettre là ?

RODOLFO.

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu avec moi.

CATARINA.

Il est venu un homme avec toi ! Qui ? Voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

(Elle décachète avidement la lettre et lit).
—“Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que de la vengeance raffinée. Madame, un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand.”—

RODOLFO.

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

CATARINA.

Je connais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise, et que j'ai fait chasser. Cette homme s'appelle Homodei.

RODOLFO.

En effet.

CATARINA.

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO.

Ciel !

CATARINA.

Nous sommes perdus ! il y a un piège, et nous y sommes pris.

—Ah Dieu !

RODOLFO.

Quoi ?

CATARINA.

Eteins ce flambeau, vite !

RODOLFO (éteignant le flambeau).

Qu'as-tu ?

CATARINA.

La galerie qui donne sur le pont Molino—

RODOLFO.

Eh bien ?

CATARINA.

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

we are the envy of angels ! O no ! there are not such as us in heaven. Rodolfo, we never die with joy, else I should be dead. My head is confused. I asked thee but now a thousand questions. I do not remember a word I told thee. Dost thou remember thyself ? What ; it is not a dream. Thou art there ; 'tis thou indeed.

RODOLFO.

Sweet friend !

CATARINA.

No. Wait, do not speak to me ; let me collect my ideas ; let me look at thee, my soul ! Let me think that thou art there. I will answer thee presently. We have moments like this, thou knowest, when we look at the man we love, and say to him, Be silent ; I love thee ! be silent ; I am happy !

(He kisses her hand. She turns, and perceives the letter on the table.)

What is this ? O my God ! this paper arouses me. A letter ! Didst thou place this letter there ?

RODOLFO.

No ; but, doubtless, the man who came with me left it.

CATARINA.

A man came with thee ! Who ? Wait—what is this letter ?

(She hastily breaks the seal and reads
“Some men only become intoxicated with Cyprus wine others only enjoy refined vengeance. Madame, a sbir in love is nothing ; a sbire in revenge is great.”

RODOLFO.

Great God ! what means that ?

CATARINA.

I know the writing. It is from a wretch who dared to love, to tell me so, and even to visit me one day at my palace in Venice. I had him driven away. His name is Homodei.

RODOLFO.

Indeed.

CATARINA.

He is a spy of the Council of Ten.

RODOLFO.

Heavens !

CATARINA.

We are lost. There is a trap laid, and we are caught.

(She goes to the balcony and looks.)

O God !

RODOLFO.

What ?

CATARINA.

Extinguish the light. Quick !

RODOLFO (extinguishing the light).

What ails thee ?

CATARINA.

The gallery opening on the Molino bridge !

RODOLFO.

Well ?

CATARINA.

I just saw a light there, appearing and disappearing.

RODOLFO.

Misérable insensé que je suis! Catarina! la cause de ta perte, c'est moi!

CATARINA.

Rodolfo, je serais venue à toi comme tu es venu à moi. (Prêtant l'oreille à la petite porte du fond.)
—Silence! Écoutez. Je crois entendre du bruit dans le corridor. Oui! on ouvre une porte! On marche! Par où es-tu entré?

RODOLFO.

Par une porte masquée, là, que ce démon a refermée.

CATARINA.

Que faire?

RODOLFO.

Cette porte?—

CATARINA.

Donne chez mon mari!

RODOLFO.

La fenêtre?—

CATARINA.

Un abîme!

RODOLFO.

Cette porte-ci?

CATARINA.

C'est mon oratoire, où il n'y a pas d'issue. Aucun moyen de fuir. C'est égal, entres-y. (Elle ouvre l'oratoire, Rodolfo s'y précipite. Elle referme la porte. Restée seule.)

—Fermions-la à double tour.

(Elle prend la clef qu'elle cache dans sa poitrine.)

—Qui sait ce qui va arriver? Il voudrait peut-être me porter secours. Il sortirait, il se perdrait.

(Elle va à la petite porte du fond.)

—Je n'entends plus rien. Sil! on marche. On s'arrête. Pour écouter sans doute. Ah! mon Dieu! feignons tous deux de dormir.

(Elle quitte sa robe de surtout et se jette sur le lit.)

—Ah! mon Dieu! je tremble! On met une clef dans la serrure! Oh! je ne veux pas voir ce qui va entrer!

(Elle ferme les rideaux du lit. La porte s'ouvre.)

SCENE V.

CATARINA, LA TISBE.

Entre la Tisbe, pâle, une lampe à la main. Elle avance à pas lents, regardant autour d'elle. Arrivée à la table, elle examine le flambeau qu'on vient d'éteindre.

LA TISBE.

Le flambeau fume encore.

(Elle se tourne, aperçoit le lit, y court et tire le rideau.)

—Elle est seule! elle fait semblant de dormir.

(Elle se met à faire le tour de la chambre, examinant les portes et le mur.)

—Ceci est la porte du mari.

(Heurtant du revers de la main sur la porte de l'oratoire qui est masquée dans la tenture.)

—Il y a ici une porte.

(Catarina s'est dressée sur son séant et la regarde faire avec stupeur.)

CATARINA.

Qu'est-ce que c'est que ceci?

RODOLFO.

Miserable madman that I am! Catarina, I am the cause of thy ruin.

CATARINA.

I would have come to thee, Rodolfo, as thou hast come to me. (Listening at the small door in the back ground.) Silence! Listen! I think I hear a noise in the corridor. Yes, they are opening a door: they are walking. Where did you enter?

RODOLFO.

By a concealed door there, which that demon has closed

CATARINA.

What is to be done?

RODOLFO.

That door?

CATARINA.

My husband's

RODOLFO.

The window?

CATARINA.

An abyss.

RODOLFO.

This door?

CATARINA.

Is my oratory, from which there is no outlet, no way to fly. It matters not. Enter.

(She opens the oratory. Rodolfo rushes in. She closes the door.)

We will give a double turn to the lock.

(She takes the key, which she hides in her bosom.)

Who knows what is about to happen? He would wish to aid me, perhaps. He would come out, and be lost.

(She goes to the small door in the back-ground.)

I hear nothing more. Yes; they are walking. They stop—to listen, no doubt. O my God! let us feign to be still sleeping.

(She drops her outer dress and throws herself upon the bed.)

O God! how I tremble! They are trying a key to the lock. Oh! I will not see who enters.

(She closes the bed-curtains. The door opens.)

SCENE V.

CATARINA. TISBE.

Enter Tisbe, very pale, with a lamp in her hand. She advances slowly, gazing around her. Having reached the table, she examines the lamp which has just been extinguished.

LA TISBE.

The lamp still smokes.

(She turns, perceives the bed, runs up to it, and draws the curtains.)

She is alone. She is feigning sleep.

(She begins to make a tour of the chamber, examining the doors and the wall.)

This is the door of the husband's chamber.

(Rapping with the back of her hand upon the oratory-door, which is concealed in the hangings.)

There is a door here.

(Catarina rises on her couch, and gazes stupidly at her.)

CATARINA.

What is this?

LA TISBE.

Ceci? ce que c'est? Tenez, je vais vous le dire, C'est la maîtresse du Podesta qui tient dans ses mains la femme du Podesta!

CATARINA.

Ciel!

LA TISBE.

Ce que c'est que ceci, madame? C'est une comédienne, une fille de théâtre, une baladine, comme vous nous appelez, qui tient dans ses mains, je viens de vous le dire, une grande dame, une femme mariée, une femme respectée, une vertu! qui la tient dans ses mains, dans ses ongles, dans ses dents! qui peut en faire ce qu'elle voudra, de cette grande dame, de cette bonne renommée dorée, et qui va la déchirer, la mettre en pièces, la mettre en lambeaux, la mettre en morceaux! Ah! mesdames les grandes dames, je ne sais pas ce qui va arriver, mais ce qui est sûr, c'est que j'en ai une là sous mes pieds, une de vous autres! et que je ne lâcherai pas! et qu'elle peut être tranquille! et qu'il aurait mieux valu pour elle la foudre sur sa tête que mon-visage devant le sien! Dites donc, madame, je vous trouve hardie d'oser lever les yeux sur moi quand vous avez un amant chez vous.

CATARINA.

Madame—

LA TISBE.

Caché!

CATARINA.

Vous vous trompez!—

LA TISBE.

Ah tenez, ne niez pas. Il était là! Vos places sont encore marquées par vos fauteuils. Vous auriez dû les déranger au moins. Et que vous disiez-vous? Mille choses tendres, n'est-ce pas? mille choses charmantes, n'est-ce pas? Ja t'aime! je t'adore! je suis à toi! Ah! ne me touchez pas, madame!

CATARINA.

Je ne puis comprendre—

LA TISBE.

Et vous ne valez pas mieux que nous, mesdames! Ce que nous disons tout haut à un homme en plein jour, vous le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les heures de changées! Nous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien, luttons! Ah! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, fausses femmes que vous êtes! Non, pardieu! vous ne nous valez pas! Nous ne trompons personne, nous! Vous, vous trompez le monde, vous trompez vos familles, vous trompez vos maris, vous tromperiez le bon Dieu, si vous pouviez! Oh! les vertueuses femmes qui passent voilées dans les rues! Elles vont à l'église! rangez-vous donc! inclinez-vous donc! prosternez-vous donc! Non, ne vous rangez pas, ne vous inclinez pas, ne vous prosternez pas, allez droit à elles, arrachez le voile, derrière le voile il y a un masque, arrachez le masque, derrière le masque il y a une bouche qui ment! Oh! cela m'est égal, je suis la maîtresse du Podesta, et vous êtes sa femme, et je veux vous perdre!

CATARINA.

Grand Dieu! madame—

LA TISBE.

Où est-il?

CATARINA.

Qui?

LA TISBE.

Lui.

LA TISBE.

This?—what is it? Wait; I will tell you. It is the Podesta's mistress who holds in her hand the Podesta's wife!

CATARINA.

Heavens!

LA TISBE.

What is it, madame? It is a comedian, a theatre girl, a buffoon, as you call us, who holds in her hands, I just told you, a great lady, a married woman, a respected woman, a virtuous woman! Holds her in her hands, in her nails, in her teeth! Who can do what she likes with this great lady, with this fine, gilded reputation; and who is going to destroy it, to tear it to pieces, to tear it to fragments, to tear it to shreds. Ah! my great ladies, I do not know what is going to happen; but this is sure, that I have one of your number under my feet; that I shall not loosen my hold; that she must remain quiet; and that it would have been better for her to have the lightning over her head, than to behold my face before her. You are rather bold, madame, to dare to lift your eyes to me, when you have a lover with you.

CATARINA.

Madame!

LA TISBE.

Concealed!

CATARINA.

You are mistaken.

LA TISBE.

Ah! hold. Do not deny. He was there! Your chairs still mark your positions. You should at least have moved them. And what did you say to each other? A thousand tender things, did you not? a thousand charming things, did you not? I love thee! I adore thee! I am thine! Ah! touch me not, madame.

CATARINA.

I cannot understand.

LA TISBE.

And you are no better than us, my ladies! What we say loud to a man in broad day, you whisper shamelessly at night. There is only a change in the hours. We take your husbands from you; you take our lovers from us. It is a strife; well, let us strive. Ah! dissimulation, hypocrisy, treachery, affected virtues, false women that ye are! No, by heaven! you are not as good as us! We deceive no one. You deceive the world; you deceive your families; you deceive your husbands; you would deceive God, if you could! Oh! the virtuous women who pass veiled through the streets! They go to church; make room there, bend low, prostrate yourselves! No; do not make room, do not bend, do not prostrate yourselves! Go straight to them; tear away the veil. Behind the veil there is a mask; tear away the mask. Behind the mask there is a lying mouth. Oh! it matters not to me; I am the Podesta's mistress, and you are his wife. I wish to ruin you.

CATARINA.

Great God! madame!

LA TISBE.

Where is he?

CATARINA.

Who?

LA TISBE.

He

CATARINA.

Je suis seule ici. Vraiment seule. Toute seule. Je ne comprends rien à ce que vous me demandez. Je ne vous connais pas, mais vos paroles me glacent d'épouvante, madame. Je ne sais pas ce que j'ai fait contre vous. Je ne puis croire que vous ayez un intérêt dans tout ceci—

LA TISBE.

Si j'ai un intérêt dans ceci! Je le crois bien que j'en ai un! Vous en doutez, vous? Ces femmes vertueuses sont incroyables! Est-ce que je vous parlerais comme je viens de vous parler si je n'avais pas la rage au cœur? Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tout ce que je vous ai dit? Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une grande dame et que je sois une comédienne! Cela m'est bien égal, je suis aussi belle que vous! J'ai la haine dans le cœur, te dis-je, et je t'insulte comme je peux! Où est cet homme? Le nom de cet homme? Je veux voir cet homme! Oh! quand je pense qu'elle faisait semblant de dormir! Véritablement, c'est infâme!

CATARINA.

Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir? Au nom du ciel, madame! si vous saviez—

LA TISBE.

Je sais qu'il y a là une porte! Je suis sûre qu'il est là!

CATARINA.

C'est mon oratoire, madame. Rien autre chose. Il n'y a personne, je vous le jure! Si vous saviez! on vous a trompée sur mon compte. Je vis retirée, isolée, cachée à tous les yeux—

LA TISBE.

Le voile!

CATARINA.

C'est mon oratoire, je vous assure. Il n'y a là que mon prie-Dieu et mon livre d'heures—

LA TISBE.

Le masque!

CATARINA.

Je vous jure qu'il n'y a personne de caché là, madame!

LA TISBE.

La bouche qui ment!

CATARINA.

Madame—

LA TISBE.

C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons, redressez-vous, madame, mettez-vous en colère, si vous l'osez, et faites donc la femme innocente!

(Elle aperçoit tout à coup le manteau qui est resté à terre près du balcon, elle y court et le ramasse.)

—Ah! tenez, cela n'est plus possible. Voici le manteau.

CATARINA.

Ciel!

LA TISBE.

Non, ce n'est pas un manteau, n'est-ce pas? Ce n'est pas un manteau d'homme? Malheureusement, on ne peut reconnaître à qui il appartient, tous ces manteaux-là se ressemblent. Allons, prenez garde à vous, dites-moi le nom de cet homme!

CATARINA,

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CATARINA.

I am alone here; indeed I am alone, all alone. I do not understand what you ask of me. I do not know you; but your words chill me with fear. —Madame, I do not know what I have done against you. I cannot believe that you have an interest in all this.

LA TISBE.

An interest in this! I should think I had. You doubt it, do you? These virtuous women are incredulous. Would I speak to you as I have just spoken to you, had I not rage in my heart? What is it to me, all that I have said to you? What is it to me that you are a great lady, and I a comedian? It matters not to me. I am as beautiful as you. I have hate in my heart, I tell thee, and I insult thee as I may. Where is this man? His name? I will see this man! Oh! when I think she feigned sleep! It is truly infamous!

CATARINA.

My God! what will become of me? In the name of heaven, madame! if you knew—

LA TISBE.

I know there is a door there. I am sure that he is there!

CATARINA.

It is my oratory, madame, nothing else. I swear to you, no one is there. If you knew! They have deceived you about me. I live retired, isolated, hidden from all eyes.

LA TISBE.

The veil!

CATARINA.

It is my oratory, I assure you. It contains only my altar and prayer-book.

LA TISBE.

The mask!

CATARINA.

I swear to you, madame, no one is concealed there.

LA TISBE.

The lying mouth!

CATARINA.

Madame!

LA TISBE.

That's very well. But you are foolish to speak thus to me, and to keep that air of guilty fear. You do not deny with sufficient assurance. Come, draw yourself up, madame; put yourself in a rage, if you dare, and play the innocent woman.

(She suddenly perceives the mantle left on the ground near the balcony. She runs and picks it up.)

Ah! hold! it is no longer possible. Here is the mantle.

CATARINA.

Heavens!

LA TISBE.

Oh! no, it is not a mantle, is it? It is not a man's mantle, oh! no. Unfortunately there is no way of discovering to whom it belongs; all these mantles are alike. Come, look to yourself. Tell me the name of this man.

CATARINA.

I know not what you say.

LA TISBE.

C'est votre oratoire, cela? Eh bien! ouvrez-le-moi.

CATARINA.

Pourquoi?

LA TISBE.

Je veux prier Dieu aussi, moi. Ouvrez.

CATARINA.

J'en ai perdu la clef.

LA TISBE.

Ouvrez donc!

CATARINA.

Je ne sais pas qui a la clef.

LA TISBE.

Ah! c'est votre mari qui l'a! Monseigneur Angelo! Angelo! Angelo!

(Elle veut courir à la porte du fond, Catarina se jette devant et la retient.)

CATARINA.

Non! vous n'irez pas à cette porte. Non, vous n'irez pas! Je ne vous ai rien fait. Je ne vois pas du tout ce que vous avez contre moi. Vous ne me perdrez pas, madame. Vous aurez pitié de moi. Arrêtez un instant. Vous allez voir. Je vais vous expliquer. Un instant, seulement. Depuis que vous êtes là, je suis tout étourdie, tout effrayée, et puis vos paroles, tout ce que vous m'avez dit: je suis vraiment troublée, je n'ai pas tout compris. Vous m'avez dit que vous étiez une comédienne, qui j'étais une grande dame, je ne sais plus; je vous jure qu'il n'y a personne là. Vous ne m'avez pas parlé de ce sbire, je suis sûre cependant que c'est lui qui est cause de tout; c'est un homme affreux qui vous trompe. Un espion! Oh! écoutez-moi un instant. Entre femmes on ne se refuse pas un instant. Un homme que je prierais ne serait pas si bon. Mais vous, ayez pitié. Vous êtes trop belle pour être méchante. Je vous disais donc que c'est ce misérable homme, cet espion, ce sbire, il suffit de s'entendre, vous auriez regret ensuite d'avoir causé ma mort. N'éveillez pas mon mari. Il me ferait mourir. Si vous saviez ma position, vous me plaindriez. Je ne suis pas coupable, pas très-coupable, vraiment. J'ai peut-être fait quelque imprudence, mais c'est que je n'ai plus ma mère. Je vous avoue que je n'ai plus ma mère. Oh! ayez pitié de moi, n'allez pas à cette porte, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie!

LA TISBE.

C'est fini! non! je n'écoute plus rien! Monseigneur! monseigneur!

CATARINA.

Arrêtez! Ah! Dieu! Ah! arrêtez! Vous ne savez donc pas qu'il va me tuer! Laissez-moi au moins un instant, encore un petit instant, pour prier Dieu! Non, je ne sortirai pas d'ici. Voyez-vous, je vais me mettre à genoux là—

(Lui montrant le crucifix de cuivre au-dessus du prie-Dieu.) —devant ce crucifix.

(L'œil de la Tisbe s'attache au crucifix.) —Oh! tenez, par grâce, priez à côté de moi. Voulez-vous, dites! Et puis après, si vous voulez toujours ma mort, si le bon Dieu vous laisse cette pensée-là, vous ferez ce que vous voudrez.

LA TISBE (Elle se précipite sur le crucifix et l'arrache du mur.)

Qu'est-ce que c'est que ce crucifix? D'où vous vient-il? D'où le tenez-vous? Qui vous l'a donné?

CATARINA.

Quoi? ce crucifix? Oh! je suis anéantie. Oh! cela ne vous sert à rien de me faire des questions sur ce crucifix

LA TISBE.

That is your oratory there? Well, open it.

CATARINA.

Why

LA TISBE.

I would pray to God too. Open.

CATARINA.

I have lost the key.

LA TISBE.

Come, open.

CATARINA.

I know not who has the key.

LA TISBE.

Ah! your husband has it. My Lord Angelo! Angelo Angelo!

(She attempts to run to the door at the back. Catarina throws herself before her and restrains her.)

CATARINA.

No, you shall not go to this door; no, you shall not go. I have never injured you. I do not see at all what you have against me. You will not ruin me, madame. You will pity me. Stop a moment; you shall see I will explain. An instant only. Since you have been here, I have been affrighted, bewildered, and your words, all you have said to me—I am really confused—I have not understood all. You told me you were a comedian; that I was a great lady; I know no more. I swear to you there is no one there. You did not speak of that sbire; yet I am sure that he is the cause of all. The wretch deceives you;—a spy! Oh! listen to me an instant. Women never refuse each other an instant. Were I entreating a man, he would not be so good. But you have pity. You are too beautiful to be unkind. I will tell you what this wretch, this spy, this sbire is. Did you understand it, you would then regret having caused my death. Do not wake my husband. He would kill me. If you knew my position, you would pity me. Indeed I am not guilty—not very guilty. I have been a little imprudent; but I have no mother now; I declare to you I have no mother now. Oh! be merciful. Do not go to that door, I beg of you! I beg of you! I beg of you!

LA TISBE.

It is over. No, I hear nothing more. My lord! my lord!

CATARINA.

Stop! O God! oh! hold. You do not know, then, that he will kill me. At least grant me a moment, only a little moment, to pray. No, you shall see, I will not go hence. I will kneel there,

(pointing to the copper crucifix over the altar,) before this crucifix.

(Tisbe's eye is fixed on the crucifix.) Oh! come; in kindness, pray by my side. Say, will you? And then, if you still wish my death—if God still leaves that thought in your breast—you may do as you will.

LA TISBE (she rushes toward the crucifix, and tears it from the wall.)

What crucifix is this? How did you get it? How came it into your possession? Who gave it you?

CATARINA.

What, that crucifix? Oh! I am destroyed. Oh! it cannot serve you to question me about that crucifix.

LA TISBE.

Comment est-il en vos mains ? dites vite !
(Le flambeau est resté sur une crédence près du balcon. Elle s'en approche et examine le crucifix. Catarina la suit.)

CATARINA.

Eh bien, c'est une femme. Vous regardez le nom qui est au bas, c'est un nom que je ne connais pas, *Tisbe*, je crois. C'est une pauvre femme qu'on voulait faire mourir. J'ai demandé sa grâce, moi. Comme c'était mon père, il me l'a accordée. A Brescia. J'étais tout enfant. Oh ! ne me perdez pas, ayez pitié de moi, madame. Alors la femme m'a donné ce crucifix, en me disant qu'il me porterait bonheur. Voilà tout. Je vous jure que voilà bien tout. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? A quoi bon me faire dire des choses inutiles ? Oh ! je suis épuisée !

LA TISBE (à part).

Ciel ! O ma mère !
(La porte du fond s'ouvre. Angelo paraît vêtu d'une robe de nuit.)

CATARINA (revenant sur le devant du théâtre).

Mon mari ! Je suis perdue !

SCENE VI.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

ANGELO (sans voir la Tisbe, qui est restée près du balcon).

Qu'est-ce que cela signifie, madame ? Il me semble que je viens d'entendre du bruit chez vous.

CATARINA.

Monsieur—

ANGELO.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas couchée à cette heure ?

CATARINA.

C'est que—

ANGELO.

Mon Dieu, vous êtes toute tremblante. Il y a quelqu'un chez vous, madame !

LA TISBE (s'avancant du fond du théâtre.)

Oui, monseigneur. Moi.

ANGELO.

Vous, Tisbe !

LA TISBE.

Oui, moi.

ANGELO.

Vous ici ! au milieu de la nuit ! Comment se fait-il que vous soyez ici, que vous y soyez à cette heure, et que madame—

LA TISBE.

Soit toute tremblante ? Je vais vous dire cela, monseigneur. Ecoutez-moi. La chose en vaut la peine.

CATARINA (à part).

Allons ! c'est fini.

LA TISBE.

Voici, en deux mots. Vous deviez être assassiné demain matin.

ANGELO.

Moi !

LA TISBE.

How came it into your hands ? Tell me quickly.
(The torch is left in a niche near the balcony. She approaches and examines the crucifix. Catarina follows.)

CATARINA.

Well, it is a woman. You are looking at the name at the bottom. It is a name I do not know. Tisbe, I think. It was a poor woman they were about to kill. I asked her pardon. As it was my father, I obtained it. At Brescia. I was very young then. Oh ! do not ruin me. Pity me, madame. Then the woman gave me that crucifix, saying that it would bring me happiness. That is all. I swear to you that is all. But what is it to you ? Why do you make me tell you useless things ? Oh ! I am exhausted.

LA TISBE.

O heavens ! my mother !
(The door at the back opens. Angelo appears in his night robe.)

CATARINA (coming forward to the front).

My husband ! I am lost !

SCENE VI.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

ANGELO (without seeing Tisbe, who remains near the balcony).

What means this, madame ? It seems to me I just heard a noise in your chamber.

CATARINA.

Sir !

ANGELO.

How is it you are not abed at this hour ?

CATARINA.

I—I—

ANGELO.

Heavens ! you are trembling all over. There is some one with you, madame.

LA TISBE (advancing from the back of the stage).

Yes, my lord ; I.

ANGELO.

You, Tisbe !

LA TISBE.

Yes ; I.

ANGELO.

You here at midnight ! How is it that you are here at this hour ? and that madame—

LA TISBE.

Is so agitated ? I will tell you, my lord. Listen. It is worth the trouble.

CATARINA (aside).

Ah ! it is all over with me.

LA TISBE.

In two words, you were to be assassinated to-morrow morning.

ANGELO.

I !

LA TISBE.

En vous rendant de votre palais au mien. Vous savez que le matin vous sortez ordinairement seul. J'en ai reçu l'avis cette nuit même, et je suis venue en toute hâte avertir madame qu'elle eût à vous empêcher de sortir demain. Voilà pourquoi je suis ici, pourquoi j'y suis au milieu de la nuit, et pourquoi madame est toute tremblante.

CATARINA (à part).

Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est que cette femme ?

ANGELO.

Est-il possible ? Eh bien ! cela ne m'étonne pas ! Vous voyez que j'avais bien raison quand je vous parlais des dangers qui m'entourent. Qui vous a donné cet avis ?

LA TISBE.

Un homme inconnu, qui a commencé par me faire promettre que je le laisserais évader. J'ai tenu ma promesse.

ANGELO.

Vous avez eu tort. On promet, mais on fait arrêter. Comment avez-vous pu entrer au palais ?

LA TISBE.

L'homme m'y a fait entrer. Il a trouvé moyen d'ouvrir une petite porte qui est sous le pont Molino.

ANGELO.

Voyez-vous cela ! Et pour pénétrer jusqu'ici ?

LA TISBE.

Eh bien ! et cette clef, que vous m'avez donnée vous-même !

ANGELO.

Il me semble que je ne vous avais pas dit qu'elle ouvrit cette chambre.

LA TISBE.

Si vraiment. C'est que vous ne vous en souvenez pas.

ANGELO (apercevant le manteau).

Qu'est-ce que c'est que ce manteau.

LA TISBE.

C'est un manteau que l'homme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait.

ANGELO.

Penser que de pareils hommes entrent comme ils veulent chez moi ! Quelle vie que la mienne ! J'ai toujours un pan de ma robe pris dans quelque piège. Et dites-moi, Tisbe ?

LA TISBE.

Ah ! remettez à demain les autres questions, monseigneur, je vous prie. Pour cette nuit, on vous sauve la vie, vous devez être content. Vous ne nous remerciez seulement pas, madame et moi.

ANGELO.

Pardon, Tisbe.

LA TISBE.

Ma litière est en bas qui m'attend. Me donnerez-vous la main jusque là ? Laissons dormir madame à présent.

ANGELO.

Je suis à vos ordres, dona Tisbe. Passons par mon appartement, s'il vous plaît, que je prenne mon épée.

(Allant à la grande porte du fond.)

Holà ! des flambeaux !

LA TISBE, (Elle prend Catarina à part sur le devant du théâtre).

Faites-le évader, tout de suite ! par où je suis venue. Voici la clef.

LA TISBE.

While coming from your palace to mine. You know you usually go out alone in the morning. I received notice of it to-night, and I came with all haste to inform madame, that she might prevent you from going out to-morrow. This is why I am here at midnight, and why madame trembles so.

CATARINA.

Great God ! who is this woman ?

ANGELO.

Is it possible ? Well, I am not astonished. You see I was very right when I spoke to you of the dangers which surround me. Who gave you this information ?

LA TISBE.

An unknown man, who began by making me promise I would let him escape. I have kept my promise.

ANGELO.

You were wrong. We promise them ; but we nevertheless have them arrested. How were you enabled to enter the palace ?

LA TISBE.

The man let me in. He found means to open a small door beneath the Molino bridge.

ANGELO.

Ah ! see you that ? and how did you get thus far ?

LA TISBE.

That key which you gave me yourself.

ANGELO.

It appears to me I did not tell you that it opened this chamber.

LA TISBE.

Indeed, you do not remember.

ANGELO (perceiving the mantle).

What mantle is this ?

LA TISBE.

The man lent it me to enter the palace. I had the hat too. I know not what I have done with it.

ANGELO.

To think that such men can enter as they like into my palace ! What a life is mine ! Some part of my garments is always caught in some snare. And tell me, Tisbe—

LA TISBE.

Ah ! put off all other questions till to-morrow, I beg of you, my lord. Your life has been saved. You ought to be satisfied for to-night. You do not even thank madame and myself.

ANGELO.

Pardon, Tisbe.

LA TISBE.

My chair is waiting below. Will you give me your hand thus far ? Let us leave madame to rest.

ANGELO.

I am at your orders, dona Tisbe. We will pass through my apartment, if it please you. I will take my sword.

(Going to the large door at the back.)

Ho ! there ! Torches !

LA TISBE (she takes Catarina aside to the front of the stage).

Let him escape immediately by the way I came in. Here is the key.

(Se tournant vers l'oratoire.)
Oh! cette porte! Oh! que je souffre! Ne pas même
savoir réellement si c'est lui!

ANGELO, (qui revient.)

Je vous attends, madame.

LA TISBE, (à part.)

Oh! si je pouvais seulement le voir passer! Aucun
moyen! Il faut s'en aller! Oh! (A Angelo.)
Allons! venez, monseigneur!

CATARINA, (les regardant sortir.)

C'est donc un rêve!

(Turning towards the oratory.)
Oh! this door! Oh! how I suffer! not even to know
whether it is really he or not.

ANGELO (coming back).

I attend you, madame.

LA TISBE (aside).

Oh! if I could only see him pass! impossible
must go! Ah! (To Angelo.)
Come, my lord!

CATARINA (looking at them as they depart).

Is this, then, a dream?

TROISIEME JOURNEE.

PREMIERE PARTIE.

La chambre de Catarina. Les rideaux de l'estrade qui
environne le lit sont fermés.

SCENE I.

ANGELO, DEUX PRETRES.

ANGELO, (au premier des deux prêtres.)

Monsieur Le Doyen de Saint-Antoine de Padoue, faites
tendre de noir sur-le-champ la nef, le chœur et le maître-
autel de votre église. Dans deux heures,—dans deux
heures,—vous y ferez un service solennel pour le repos de
l'âme de quelqu'un d'illustre qui mourra en ce moment-
là même. Vous assisterez à ce service avec tout le chapi-
tre. Vous ferez découvrir la châsse du saint. Vous
allumerez trois cents flambeaux de cire blanche comme
pour les reines. Vous aurez six cents pauvres qui recev-
ront chacun un ducaton d'argent et un sequin d'or. Vous
ne mettrez sur la tenture noire d'autre ornement que les
armes de Malipieri et les armes de Bragadini. L'écusson
de Malipieri est d'or à la serre d'aigle, l'écusson de Braga-
dini est coupé d'azur et d'argent à la croix rouge.

LE DOYEN.

Magnifique Podesta—

ANGELO.

Ah! Vous allez descendre sur-le-champ avec tout
votre clergé, croix et bannière en tête, dans le caveau de
ce palais ducal, où sont les tombes des Romana. Une
dalle y a été levée. Une fosse y a été creusée. Vous
bénirez cette fosse. Ne perdez pas de temps, Vous prie-
rez aussi pour moi.

LE DOYEN.

Est-ce que c'est quelqu'un de vos parents, monseigneur?

ANGELO.

Allez.

(Le doyen s'incline profondément et sort par la porte du
fond. L'autre prêtre se dispose à le suivre. Angelo
l'arrête.)

—Vous, monsieur l'archiprêtre, restez,—Il y a ici à côté,
dans cet oratoire, une personne que vous allez confesser
tout de suite.

THIRD DAY

PART FIRST.

The chamber of Catarina. The curtains of the estrade
which surround the bed are closed.

SCENE I.

ANGELO, TWO PRIESTS.

ANGELO (to the first priest).

Reverend Dean of St. Antoine of Padua, immediately
robe the nave, choir, and high altar of your church with
black. In two hours you are to perform a solemn service
for the repose of the soul of an illustrious person, who at
that moment will be numbered with the dead. You will
assist in this service with your entire chapter. You will
uncover the shrine of the saint. You will light three
hundred candles of white wax, as is customary for
queens. You will have six hundred beggars, to each of
whom shall be given a silver ducat and a sequin of gold.
On the black hangings shall be no other ornament than
the Malipieri and Bragadini arms. The Malipieri es-
cutcheon is the eagle's claw in gold; the Bragadini, the
red cross, on blue and silver.

DEAN.

Great Podesta!

ANGELO.

You will descend immediately, with all your attendant
clergy, with your cross and banner before you, into the
vaults of this ducal palace, where are the tombs of the
Romano. A slab has been raised, and a grave has been
hollowed out. Lose no time. You will also pray for me.

DEAN.

Is it one of your relations, my lord?

ANGELO.

Go.

(The Dean bows low, and departs by the door in the
back-ground. The other priest being about to follow,
Angelo detains him.)

You, reverend archpriest, remain. Near here, in that
oratory, is a person whom you will immediately confess.

L'ARCHIPRETRE.

Un homme condamné, monseigneur ?

ANGELO.

Une femme.

L'ARCHIPRETRE.

Est-ce qu'il faudra préparer cette femme à la mort ?

ANGELO.

Oui.—Je vais vous introduire.

UN HUISSIER, (entrant.)

Votre excellence a fait mander dona Tisba. Elle est là.

ANGELO.

Qu'elle entre et qu'elle m'attende ici un instant.

(L'huissier sort. Le Podesta ouvre l'oratoire et fait signe à l'archiprêtre d'entrer. Sur le seuil, il l'arrête.)

—Monsieur l'archiprêtre, sur votre vie, quand vous sortirez d'ici, ayez soin de ne dire à qui que ce soit au monde le nom de la femme que vous allez voir.

(Il entre dans l'oratoire avec le prêtre. La porte du fond s'ouvre, l'huissier introduit la Tisbe.)

LA TISBE (à l'huissier).

Savez-vous ce qu'il me veut ?

L'HUISSIER.

Non, madame.

(Il sort.)

SCENE II.

LA TISBE, (seule.)

Ah ! cette chambre ! Me voilà donc encore dans cette chambre ! Que me veut le Podesta ? Le palais a un air sinistre ce matin. Que m'importe ! je donnerais ma vie pour oui ou non. Oh ! cette porte ! Cela me fait un étrange effet de revoir cette porte le jour ! C'est derrière cette porte qu'il était ! Qui ? Qui est-ce qui était derrière cette porte ? Suis-je sûre que ce fût lui, seulement ? Je n'ai pas même revu cet espion. Oh ! l'incertitude ! affreux fantôme qui vous obsède et qui vous regarde d'un œil louche sans rire ni pleurer ! Si j'étais sûre que ce fût Rodolfo,—bien sûre, là, de ces preuves ?—oh ! je le perdrais, je le dénoncerais au Podesta. Non. Mais je me vengerais de cette femme. Non. Je me tuerais. Oh oui ! moi sûre que Rodolfo ne m'aime pas, moi sûre qu'il me trompe, moi sûre qu'il en aime une autre, eh bien ! qu'est-ce que j'aurais à faire de la vie ? cela me serait bien égal, je mourrais. Oh ! sans me venger donc ? Pourquoi pas ? Oh oui, je dis cela dans ce moment-ci, mais c'est que je suis bien capable aussi de me venger ! Puis-je répondre de ce qui se passerait en moi s'il m'était prouvé que l'homme de cette nuit c'est Rodolfo ? O mon Dieu, préservez-moi d'un accès de rage ! O Rodolfo ! Catarina ! Oh si cela était, qu'est-ce que je ferais ? Vraiment ! Qu'est-ce que je ferais ? Qui ferais-je mourir ? eux ou moi ? Je ne sais ! (Rentre Angelo.)

SCENE III.

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Vous m'avez fait appeler, monseigneur ?

ANGELO.

Oui, Tisbe. J'ai à vous parler. J'ai tout à fait à vous

ARCHPRIEST.

A condemned man, my lord ?

ANGELO.

A woman.

ARCHPRIEST.

Is this woman to be prepared for death ?

ANGELO.

Yes. I will introduce you.

AN USHER (enters).

Your excellency sent for Dona Tisbe. She is there.

ANGELO.

Let her enter and wait for me here an instant.

(The usher departs. The Podesta opens the oratory, and makes a sign to the archpriest to enter. He stops upon the threshold.)

Reverend sir, remember, on your life, that when you come hence you tell not the name of the woman you have seen to any one whatever.

(He enters into the oratory with the priest. The door in the back opens. The usher introduces La Tisbe.)

LA TISBE.

Do you know what he desires of me ?

USHER.

No madame.

(He departs.)

SCENE II.

LA TISBE (alone).

Oh ! this chamber ! Here I am again in this chamber, and what can the Podesta want with me ? The palace has an ominous look this morning. What matters it to me ? I would give my life for yes or no. Ah ! this door ! It produces a strange effect upon me to see that door again by day. He was behind that door. Who ? who was behind that door ? Am I sure that it was he ? I have not even seen that spy again. O uncertainty ! uncertainty ! frightful phantom ! which torments you—which stands looking at you with half-closed eye, without either laughing or weeping. Were I sure that it was Rodolfo—very sure of those proofs—oh ! I would ruin him ; I would denounce him to the Podesta. No ; I would revenge myself on that woman. No ; I would kill myself. Oh ! yes ; were I sure that Rodolfo no longer loves me—sure that he deceives me—sure that he loves another—what, what would I have to do with life ? It would be all the same to me—I would die. What, without vengeance ? Why not ? Oh ! yes ; I say that now ; but I am very capable of vengeance. Can I answer for what may take place within me, if it be proved that the man of that night was Rodolfo ? O my God ! preserve me from excess of rage ! O Rodolfo ! Catarina ! Oh ! were it so, what would I do ? What would I do, indeed ? Would I kill myself or them ? I know not. (Reënter Angelo.)

SCENE III.

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

You sent for me, my lord.

ANGELO.

Yes, Tisbe ; I must speak with you. I must speak

parler. De choses assez graves. Je vous le disais, dans ma vie, chaque jour un piège, chaque jour une trahison, chaque jour un coup de poignard à recevoir ou un coup de hache à donner. En deux mots, voilà : ma femme a un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle ?—

ANGELO.

Qui était chez elle cette nuit quand nous y étions

LA TISBE.

Qui s'appelle ?

ANGELO.

Voici comment la chose s'est découverte : Un homme, un espion du Conseil des Dix. Il faut vous dire que les espions du Conseil des Dix sont vis-à-vis de nous autres Podestas de terre-ferme dans une position singulière. Le conseil leur défend sur leur tête de nous écrire, de nous parler, d'avoir avec nous quelque rapport que ce soit jusqu'au jour où ils sont chargés de nous arrêter. Un de ces espions donc a été trouvé poignardé ce matin au bord de l'eau, près du pont Altina. Ce sont les deux guetteurs de nuit qui l'ont relevé. Était-ce un duel ? un guet-apens ? On ne sait. Ce sbire n'a pu prononcer que quelques mots. Il se mourait. Le malheur est qu'il soit mort ! Au moment où il a été frappé, il a eu, à ce qu'il paraît, la présence d'esprit de conserver sur lui une lettre qu'il venait sans doute d'intercepter et qu'il a remise pour moi aux guetteurs de nuit. Cette lettre m'a été apportée en effet par ces deux hommes. C'est une lettre écrite à ma femme par un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle ?—

ANGELO.

La lettre n'est pas signée. Vous me demandez le nom de l'amant ? C'est justement ce qui m'embarrasse. L'homme assassiné a bien dit ce nom aux deux guetteurs de nuit. Mais, les imbéciles ! ils l'ont oublié. Ils ne peuvent se le rappeler. Ils ne sont d'accord en rien sur ce nom. L'un dit Roderigo, l'autre Pandolfo !

LA TISBE.

Et la lettre, l'avez-vous là ?

ANGELO (fouillant dans sa poitrine.)

Oui, je l'ai sur moi. C'est justement pour vous la montrer que je vous ai fait venir. Si par hasard vous en connaissiez l'écriture, vous me le diriez.

(Il tire la lettre.)

—La voilà.

LA TISBE.

Donnez.

ANGELO (froissant la lettre dans ses mains.)

Mais je suis dans une anxiété affreuse, Tisbe ! Il y a un homme qui a osé lever les yeux sur la femme d'un Malipieri ! Il y a un homme qui a osé faire une tache au livre d'or de Venise à la plus belle page, à l'endroit où est mon nom ! ce nom-là ! Malipieri ! Il y a un homme qui était cette nuit dans cette chambre, qui a marché à la place où je suis peut-être ! Il y a un misérable homme qui a écrit la lettre que voici, et je ne saisis pas cet homme ! et je ne clouerais pas ma vengeance sur mon affront ! et cet homme, je ne lui ferai pas verser une mare de sang sur ce plancher-ci, tenez ! Oh ! pour savoir qui a écrit cette lettre, je donnerais l'épée de mon père, et dix ans de ma vie, et ma main droite, madame !

LA TISBE.

Mais montrez-la-moi, cette lettre.

with you on rather grave matters. I told you that every day of my life there was some snare, some treachery, some stab to receive, or some blow of the axe to give. In two words, then, my wife has a lover.

LA TISBE.

His name is—

ANGELO.

Who was with her the night we were there.

LA TISBE.

His name is—

ANGELO.

It was discovered in the following manner : A man, a spy of the Council of Ten.—You must know that the spies of the Council of Ten stand in a singular position to us Podestas of terra firma. The council forbids, on peril of their head, to write to us, to speak to us, or to hold any communication with us whatever, until the day they are ordered to arrest us.—One of these spies, then, was found stabbed, this morning, on the edge of the water, near the Altina bridge. Whether it was a duel or wilful murder is not known. This sbire was only able to utter a few words. He died. The misfortune is, he is dead. At the moment he was struck, he had the presence of mind, it appears, to conceal this letter about him, which he had doubtless just intercepted, and which he sent to me through two watchmen. In fact, this letter was brought me by these men. It is a letter written to my wife by a lover.

LA TISBE.

Whose name is—

ANGELO.

The letter has no signature. You ask the name of the lover ? This is just what confounds me. The murdered man told the name to the two watchmen ; but the fools have forgotten it. They disagree altogether about the name. One says Roderigo, the other Pandolfo.

LA TISBE.

Have you the letter ?

ANGELO (feeling in his bosom.)

Yes ; I have it about me. My purpose in sending for you was to show you the letter. If by chance you know the writing, you will tell me.

(He draws out the letter.)

Here it is.

LA TISBE.

Give it me.

ANGELO (crushing the letter in his hand.)

But I am in a frightful anxiety, Tisbe. There is a man who has dared to lift his eyes to the wife of a Malipieri ! There is a man who has dared to cast a stain upon the golden book of Venice ; and that on the fairest page, at the very spot my name is written—the name of Malipieri. There is a man who was this night in this chamber ; who walked perhaps to the very place where I now stand. There is a wretch who wrote this letter ; and I am not to seize this man ! I am not to nail my vengeance on my shame ! I am not to see him weltering in his blood upon this floor ! Wait. Oh ! to know who wrote this letter, I would give my father's sword, ten years of my life, and my right hand, madame.

LA TISBE.

But show me this letter.

ANGELO (la lui laissant prendre.)

Voyez.

LA TISBE (Elle déploie la lettre et a jette un coup d'œil.)

C'est Rodolfo !

(A part.)

ANGELO.

Est-ce que vous connaissez cette écriture ?

LA TISBE.

Laissez-moi donc lire.*

(Elle lit.)

—“Catarina, ma pauvre bien aimée, tu vois bien que Dieu nous protège. C'est un miracle qui nous a sauvés cette nuit de ton mari et de cette femme—”

—Cette femme !

(A part.)

(Elle continue à lire.)

—“Je t'aime, ma Catarina. Tu es la seule femme que j'ai aimée. Ne crains rien pour moi, je suis en sûreté.”

ANGELO.

Hé bien, connaissez-vous l'écriture ?

LA TISBE (lui rendant la lettre.)

Non, monseigneur.

ANGELO.

Non, c'est-ce pas ? Et que dites-vous de la lettre ? Ce ne peut-être un nomme qui soit depuis peu à Padoue. C'est le langage d'un ancien amour. Oh ! je vais fouiller toute la ville ! il faudra bien que je trouve cet homme ! Que me conseillez-vous, Tisbe ?

LA TISBE.

Cherchez.

ANGELO.

J'ai donné l'ordre que personne ne pût entrer aujourd'hui librement dans le palais, hors vous et votre frère, dont vous pourriez avoir besoin. Que tout autre fût arrêté et amené devant moi. J'interrogerai moi-même. En attendant, j'ai une moitié de ma vengeance sous la main, je vais toujours la prendre.

LA TISBE.

Quoi ?

ANGELO.

Faire mourir la femme,

LA TISBE.

Votre femme !

ANGELO.

Tout est prêt. Avant qu'il soit une heure, Catarina Bragadini sera décapitée comme il convient.

LA TISBE.

Décapitée !

ANGELO.

Dans cette chambre.

LA TISBE.

Dans cette chambre !

ANGELO.

Ecoutez. Mon lit souillé se change en tombe. Cette femme doit mourir. Je l'ai décidé. Je l'ai décidé trop froidement pour qu'il y ait quelque chose à faire à cela. La prière n'aurait aucune colère à éteindre en moi. Mon meilleur ami, si j'avais un ami, intercéderait pour elle, que je prendrais en défiance mon meilleur ami. Voilà tout. Causons-en si vous voulez. D'ailleurs, Tisbe, je la hais, cette femme ! Une femme à laquelle je me suis laissé marier pour des raisons de famille, parce que mes affaires s'étaient dérangées dans les ambassades, pour complaire

ANGELO (allowing her to take it).

See.

LA TISBE (smoothing out the letter and casting a glance at it).

It is Rodolfo !

(Aside.)

ANGELO.

Do you know the writing ?

LA TISBE.

Let me read.

(She reads)

—“My poor Catarina, my well-beloved ! thou seest that God indeed protects us. It was a miracle which saved us that night from thy husband and that woman.”

That woman !

(Aside.)

(She continues to read)

—“I love thee, my Catarina ! Thou art the only woman I have loved. Fear nothing for me. I am in safety.”

ANGELO.

Well, do you know the writing ?

LA TISBE (handing the letter back).

No, my lord.

ANGELO.

You say no, do you not ? What do you think of the letter ? It cannot be a man who has been but a short time in Padua. It is the language of an old love. Oh ! I shall ransack the whole city. I must find this man somewhere. What do you advise me, Tisbe ?

LA TISBE.

Search.

ANGELO.

I have given orders that no one shall have free entrance into the palace to-day, except you, and your brother, whose aid you may require. That all others shall be arrested and brought before me. I will question them myself. In the meantime, half of my vengeance is ready for execution, and I shall execute it.

LA TISBE.

What ?

ANGELO.

The woman must die.

LA TISBE.

Your wife !

ANGELO.

All is ready. Before one hour shall have elapsed, Catarina Bragadini shall be duly beheaded.

LA TISBE.

Beheaded !

ANGELO.

In this chamber.

LA TISBE.

In this chamber !

ANGELO.

Listen. My bed defiled, changes into a tomb. This woman must die. I have decided. I have decided it too coldly to leave anything to be done on that head. Prayer would have no rage to quench in my heart. My best friend—had I a friend—might intercede for her ; but I would distrust my best friend. Thus it is. Let us speak of her if you will. Besides, Tisbe, I hate this woman ! a woman whom I allowed myself to marry for family reasons ; to please my uncle, the Bishop of Castello ; because my affairs were deranged during my embassies. A wo-

À mon oncle, l'évêque de Castello! une femme qui a toujours eu le visage triste et l'air opprimé devant moi! qui ne m'a jamais donné d'enfants! Et puis, voyez-vous, la haine, c'est dans notre sang, dans notre famille, dans nos traditions. Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri. Mon aïeul haïssait le marquis Azzo, et il l'a fait noyer la nuit dans les puits de Venise. Mon père haïssait le procureur Badoër, et il l'a fait empoisonner à un régal de la reine Cornaro. Moi, c'est cette femme que je hais. Je ne lui-aurais pas fait de mal. Mais elle est coupable. Tant pis pour elle. Elle sera punie. Je ne vaudrais pas mieux qu'elle, c'est possible, mais il faut qu'elle meure. C'est une nécessité. Une résolution prise. Je vous dis que cette femme mourra. La grâce de cette femme! les os de ma mère me parleraient pour elle, madame, qu'ils ne l'obtiendraient pas!

LA TISBE.

Est-ce que la sérénissime seigneurie de Venise vous permet?—

ANGELO.

Rien pour pardonner. Tout pour punir.

LA TISBE.

Mais la famille Bragadini, la famille de votre femme?—

ANGELO.

Me remerciera.

LA TISBE.

Votre résolution est prise, dites-vous. Elle mourra. C'est bien. Je vous approuve. Mais puisque tout est secret encore, puisqu'aucun nom n'a été prononcé, ne pourriez-vous épargner à elle un supplice, à ce palais une tache de sang, à vous la note publique et le bruit? Le bourreau est un témoin. Un témoin est de trop.

ANGELO.

Oui. Le poison vaudrait mieux. Mais il faudrait un poison rapide, et, vous ne me croirez pas, je n'en ai pas ici.

LA TISBE.

J'en ai, moi.

ANGELO.

Où?

LA TISBE.

Chez moi.

ANGELO.

Quel poison?

LA TISBE.

Le poison Malaspina. Vous savez? cette boîte que m'a envoyée le primicier de Saint-Marc.

ANGELO.

Oui, vous m'en avez déjà parlé. C'est un poison sûr et prompt. Eh bien, vous avez raison. Que tout se passe entre nous. Cela vaut mieux. Ecoutez, Tisbe. J'ai toute confiance en vous. Vous comprenez que ce que je suis forcé de faire est légitime. C'est mon honneur que je venge, et tout homme agirait de même à ma place. Eh bien! c'est une chose sombre et difficile que celle où je suis engagé. Je n'ai ici d'autre ami que vous. Je ne puis me fier qu'à vous. La prompte exécution, le secret sont dans l'intérêt de cette femme comme dans le mien. Assistez-moi. J'ai besoin de vous. Je vous le demande. Y consentez-vous?

LA TISBE.

Oui.

ANGELO.

Que cette femme disparaisse sans qu'on sache comment,

man who always wore a sullen look and oppressed air in my presence; who has never brought me children. And then hate, do you see, is in our blood, in our family, in our traditions. A Malipieri must always have some one to hate. The day the lion of Saint Mark's shall fly from its column, hate will spread its brazen wings and fly from the heart of the Malipieris. My grandsire hated the Marquis of Azzo. He was found drowned in the wells of Venice. My father hated Badoer, the procurator. He was poisoned at a banquet of Queen Cornaro. I—I hate a woman. I should not have injured her; but she is guilty. So much the worse for her. She shall be punished. Possibly I am no better than her; but she must die. It is a necessity—a fixed resolution. I tell you this woman shall die. Pardon for this woman! My mother's bones might speak for her; but they would speak in vain!

LA TISBE.

Does the most serene nobility of Venice allow you?

ANGELO.

To pardon—nothing; to punish—everything.

LA TISBE.

But the Bragadini family? your wife's family?

ANGELO.

Will thank me.

LA TISBE.

Your resolution is fixed, you say. She shall die. Well, I approve of your decision. But since all is yet secret, since no name has been pronounced, could you not spare her a violent death, and save the palace from the stain of blood, and yourself from public remark and rumor? The executioner is one witness too many.

ANGELO.

Yes; poison is better. But a rapid poison—you would not believe it—but I have none here.

LA TISBE.

I have.

ANGELO.

Where?

LA TISBE.

At my palace.

ANGELO.

What poison?

LA TISBE.

The Malaspina poison: That bottle, you know, which was sent me by the Dean of Saint Mark.

ANGELO.

Yes; you spoke to me of it before. It is a sure and rapid poison. Well, you are right. It is better that everything should take place secretly between ourselves. Listen, Tisbe; I have every confidence in you. You understand that what I am forced to do is just. I am vindicating my honor, and every man in my position would do the same. Well, it is a gloomy, difficult business in which I am engaged. I have no other friend here but you. I can confide in you alone. Secret and speedy execution are to the interest of this woman as well as myself. Assist me. I have need of you; I ask it of you. Will you consent?

LA TISBE.

Yes

ANGELO.

Let this woman disappear without any one knowing

sans qu'on sache pourquoi. Une fosse se creuse, un service se chante, mais personne ne sait pour qui. Je ferai enlever le corps par ces deux mêmes hommes, les guetteurs de nuit, que je garde sous clef. Vous avez raison, mettons de l'ombre sur tout ceci. Envoyez chercher ce poison.

LA TISBE.

Je sais seule où il est. J'y vais aller moi-même.

ANGELO.

Allez, je vous attends.

(Sort la Tisbe.)

—Oui, c'est mieux. Il y a eu des ténèbres sur le crime, qu'il y en ait sur le châtement.

(La porte de l'oratoire s'ouvre; l'archiprêtre en sort les yeux baissés et les bras en croix sur la poitrine. Il traverse lentement la chambre. Au moment où il va sortir par la porte du fond, Angelo se tourne vers lui.)

—Est-elle prête?

L'ARCHIPRETRE.

Oui, monseigneur.

(Il sort. Catarina paraît sur le seuil de l'oratoire.)

SCENE IV.

ANGELO, CATARINA.

CATARINA.

Prête à quoi?

ANGELO.

A mourir.

CATARINA.

Mourir! C'est donc vrai! c'est donc possible! Oh! je ne puis me faire à cette idée-là! Mourir! Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête du tout, monsieur!

ANGELO.

Combien de temps vous faut-il pour vous préparer?

CATARINA.

Oh! je ne sais pas, beaucoup de temps!

ANGELO.

Allez-vous manquer de courage, madame?

CATARINA.

Mourir tout de suite comme cela! Mais je n'ai rien fait qui mérite la mort, je le sais bien! moi! Monsieur, monsieur! encore un jour! Non! pas un jour! je sens que je n'aurais pas plus de courage demain. Mais la vie! Laissez-moi la vie! Un cloître! Là, dites, est-ce que c'est vraiment impossible que vous me laissiez la vie?

ANGELO.

Si. Je puis vous la laisser, je vous l'ai déjà dit, à une condition.

CATARINA.

Laquelle? Je ne m'en souviens plus.

ANGELO.

Qui a écrit cette lettre? dites-le-moi. Nommez-moi l'homme! Livrez-moi l'homme!

CATARINA (se tordant les mains).

Mon Dieu!

ANGELO.

Si vous me livrez cet homme, vous vivrez. L'échafaud pour lui, le couvent pour vous, cela suffira. Décidez-vous.

why. A grave is dug, a service sung; but no one knows for whom. I will have the body removed by the two watchmen, whom I have under lock and key. You are right. Keep all this dark. Send for that poison.

LA TISBE.

I alone know where it is. I will go myself.

ANGELO.

Go. I will await you.

(Exit Tisbe.)

Yes, it is better. The crime was enveloped in darkness; it shall be the same with the punishment.

(The door of the oratory opens. The archpriest comes out; his eyes cast down and his arms crossed over his breast. He slowly traverses the chamber. At the moment he is about to depart by the door in the back-ground, Angelo turns toward him.)

Is she ready?

ARCHPRIEST.

Yes, my lord.

(Exit. Catarina appears on the threshold of the oratory.)

SCENE IV.

ANGELO, CATARINA.

CATARINA.

Ready for what?

ANGELO.

To die.

CATARINA.

To die! Is it then true? is it then possible? Oh! I cannot realize that idea. To die! No, no; I am not ready; I am not ready; I am not ready at all, sir!

ANGELO.

How much time do you require to prepare yourself?

CATARINA.

Oh! I know not. A long, long time.

ANGELO.

Are you going to lose your courage, madame?

CATARINA.

To die thus! so suddenly! I have done nothing to merit death. I know I have not, indeed. Sir! O sir! yet another day! No, not a day. I feel I would have no more courage to-morrow. But life! give me life! A cloister! Ah! tell me, is it impossible for you to leave me life?

ANGELO.

No; I can spare your life. I have already mentioned on what conditions.

CATARINA.

What? I remember none.

ANGELO.

Who wrote this letter? Tell me. Name the man. Deliver me the man.

CATARINA (wringing her hands).

My God!

ANGELO.

If you deliver up this man to me, you shall live. The scaffold for him; the convent for you. This will suffice. Decide.

CATARINA.

Mon Dieu !

ANGELO.

Eh bien ! vous ne me répondez pas ?

CATARINA.

Si. Je vous réponds : mon Dieu !

ANGELO.

Oh ! décidez-vous, madame.

CATARINA.

J'ai eu froid dans cet oratoire. J'ai bien froid.

ANGELO.

Ecoutez. Je veux être bon pour vous, madame. Vous avez devant vous une heure. Une heure qui est encore à vous, pendant laquelle je vais vous laisser seule. Personne n'entrera ici. Employez cette heure à réfléchir. Je mets la lettre sur la table. Ecrivez au bas le nom de l'homme, et vous êtes sauvée. Catarina Bragadini ! c'est une bouche de marbre qui vous parle, il faut livrer cet homme, ou mourir. Choisissez. Vous avez une heure.

CATARINA.

Oh ! un jour !

ANGELO.

Une heure.

(Il sort.)

SCENE V.

CATARINA (restée seule).

Cette porte— (Elle va à la porte.)
—Oh ! je l'entens qui la referme au verrou !

(Elle va à la fenêtre.)
—Cette fenêtre— (Elle regarde.)

—Oh ! que c'est haut ! (Elle tombe sur un fauteuil.)

—Mourir ! Oh mon Dieu ! c'est une idée qui est bien terrible quand elle vient vous saisir ainsi tout à coup au moment où l'on ne s'y attend pas ! N'avoir plus qu'une heure à vivre et se dire : Je n'ai plus qu'une heure ! Oh ! il faut que ces choses-là vous arrivent à vous-même pour savoir jusqu'à quel point c'est horrible ! J'ai les membres brisés. Je suis mal sur ce fauteuil.

(Elle se lève.)
—Mon lit me reposerait mieux, je crois. Si je pouvais avoir un instant de trêve !

(Elle va à son lit.)

—Un instant de repos ! (Elle tire le rideau et recule avec terreur. A la place du lit il y a un billot couvert d'un drap noir et une hache.)

—Ciel ! qu'est-ce que je vois là ? Oh ! c'est épouvantable ! (Elle referme le rideau avec un mouvement convulsif.)

—Oh ! je ne veux plus voir cela ! Oh mon Dieu ! c'est pour moi, cela ! Oh mon Dieu ! je suis seule avec cela ici !

(Elle se traîne jusqu'au fauteuil.)
—Derrière moi ! c'est derrière moi ! Oh ! je n'ose plus tourner la tête. Grâce ! Grâce ! Ah ! vous voyez bien que ce n'est pas un rêve, et que c'est bien réel ce qui se passe ici, puisque voilà des choses là derrière le rideau ! (La petite porte du fond s'ouvre. On voit paraître Rodolfo.)

SCENE VI.

CATARINA, RODOLFO.

CATARINA (à part).

Ciel ! Rodolfo !

CATARINA.

Heavens

ANGELO.

Well, you do not answer me ?

CATARINA.

If—I answer you—My God !

ANGELO.

Decide, madame.

CATARINA.

I have been cold in that oratory. I am very cold.

ANGELO.

Listen. I wish to be kind to you, madame. You have an hour before you ; an hour which is still yours ; during which I shall leave you to yourself. No one shall enter here. Employ this hour in reflection. I place the letter on the table. Write the name of the man beneath, and you are saved. Catarina Bragadini, a marble mouth speaks to you. You must deliver up this man, or die. Choose. You have an hour.

CATARINA.

Oh ! a day !

ANGELO.

An hour.

(Exit.)

SCENE V.

CATARINA (alone).

This door ! (She goes to the door.)
I hear him draw the bolt.

(She goes to the window.)
This window ! (She looks out.)

Oh ! high ! high ! (She falls upon a chair.)

To die ! O God ! how terrible is the thought when it once seizes on you ! To die thus suddenly, at an unexpected moment ! To have but one hour to live ! and to say to yourself, I have but one hour ! Oh ! such things must happen to oneself, to feel their full horror. My limbs are broken. This chair wearies me. (She rises.)

I think I could rest easier in bed. If I could have a moment's repose ! (She goes to the bed.)

A moment's repose ! (She recoils with horror. In the place of the bed is a block, covered with black cloth, and an axe.)
Great God ! what do I see ? Oh ! it is horrible !

(She closes the curtains convulsively.)
Oh ! I must not see that again. O God ! it is for me ! Heavens ! am I alone with that here ?

(She drags herself to the chair.)
Behind me ! it is behind me ! Oh ! I dare not turn my head again. Mercy ! mercy ! Ah ! you see it is no dream. All that is taking place is real ! real ! Yes ; the things are there—there—behind the curtain ! (The small door in the back-ground opens. Rodolfo is seen to issue forth.)

SCENE VI.

CATARINA, RODOLFO.

CATARINA (aside).

Heavens ! Rodolfo !

RODOLFO (accourant).

Oui, Catarina! c'est moi. Moi pour un instant. Tu es seule. Quel bonheur! Eh bien! tu es toute pâle? Tu as l'air troublé?

CATARINA.

Je le crois bien. Les imprudences que vous faites. Venir ici en plein jour à présent!

RODOLFO.

Ah! c'est que j'étais trop inquiet. Je n'ai pas pu y tenir.

CATARINA.

Inquiet de quoi?

RODOLFO.

Je vais vous dire, ma Catarina bien-aimée. Ah! vraiment, je suis bien heureux de vous trouver ici aussi tranquille!

CATARINA.

Comment êtes-vous entré?

RODOLFO.

La clef que tu m'as remise toi-même.

CATARINA.

Je sais bien, mais dans le palais?

RODOLFO.

Ah! voilà précisément une des choses qui m'inquiètent. Je suis entré aisément, mais je ne sortirai pas de même.

CATARINA.

Comment?

RODOLFO.

Le capitaine-grand m'a prévenu à la porte du palais que personne n'en sortirait avant la nuit.

CATARINA.

Personne avant la nuit!

—Pas d'évasion possible! O Dieu! (A part.)

RODOLFO.

Il y a des sbires en travers de tous les passages. Le palais est gardé comme une prison. J'ai réussi à me glisser dans la grande galerie, et je suis venu. Vraiment! tu me jures qu'il ne se passe rien ici?

CATARINA.

Non. Rien. Rien, sois tranquille, mon Rodolfo. Tout est comme à l'ordinaire ici. Regarde. Tu vois bien qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chambre. Mais va-t'en vite. Je tremble que le Podesta ne rentre.

RODOLFO.

Non, Catarina, ne crains rien de ce côté. Le Podesta est en ce moment sur le pont Molino, là en bas. Il interroge des gens qu'on vient d'arrêter. Oh! J'étais inquiet, Catarina! Tout a un air étrange aujourd'hui, la ville comme le palais. Des bandes d'archers et de cerinides Vénitiens parcourent les rues. L'église Saint-Antoine est tendue de noir, et l'on y chante l'office des morts. Pour qui? On l'ignore. Le savez-vous?

CATARINA.

Non.

RODOLFO.

Je n'ai pu pénétrer dans l'église. La ville est frappée de stupeur. Tout le monde parle bas. Il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part. Où? Je ne sais. Ce n'est pas ici, c'est tout ce qu'il me faut. Pauvre amie, tu ne te doutes pas de tout cela dans ta solitude!

RODOLFO (running up to her).

Yes, Catarina; it is I. Thou art alone. What fortune! Ah! thou art very pale. Thy looks are disordered.

CATARINA.

It may be so indeed. How imprudent you are to come here at this time, in broad day!

RODOLFO.

Oh! I was so anxious, I could not keep away

CATARINA.

Anxious about what?

RODOLFO.

I will tell thee, my dearly loved Catarina. Ah! I am indeed happy to find you so tranquil.

CATARINA.

How did you enter?

RODOLFO.

The key which thou didst give me thyself.

CATARINA.

Yes, I know; but into the palace?

RODOLFO.

Ah! this is one of the things which troubles me. I entered easily; but I will not depart so.

CATARINA.

How so?

RODOLFO.

The high captain informed me at the palace gate that no one could depart before night.

CATARINA.

No one before night!

O God! no possible means of escape! (Aside.)

RODOLFO.

There are sbires through all the passages. The palace is guarded like a prison. I succeeded in slipping into the great gallery, and reached thy chamber. Dost thou truly swear that nothing is taking place here?

CATARINA.

No, nothing, nothing. Be tranquil, my Rodolfo. Every thing is as usual here. Look round; thou seest that nothing is out of order in this chamber. But leave me. Go. I tremble lest the Podesta should reënter.

RODOLFO.

No, Catarina; fear nothing there. The Podesta is at this moment below the Molino bridge. He is questioning the people they have just arrested. Oh! I was anxious, Catarina. Everything has a strange air to-day; the city as well as the palace. Bands of archers and Venetian sentinels traverse the streets. The church of St. Antoine is hung with black, and they are singing the service for the dead. For whom, it is not known. Do you know?

CATARINA.

No.

RODOLFO.

I was unable to penetrate into the church. The city is struck with mute awe. Every one speaks in a whisper. Some terrible thing is certainly taking place somewhere. Where, I know not. Poor girl! thou dost not suspect all this, in thy solitude.

Non.

CATARINA.

RODOLFO.

Que nous importe au reste ! Dis, es-tu remise de l'émotion de cette nuit ? Oh ! quel événement ! Je n'y comprends rien encore. Catarina ! je t'ai délivrée de ce sbire Homodei. Il ne te fera plus de mal.

CATARINA.

Tu crois ?

RODOLFO.

Il est mort. Catarina ! tiens, décidément tu as quelque chose ! tu as l'air triste ! Catarina ! tu ne me caches rien ? Il ne t'arrive rien au moins ? Oh ! c'est qu'on aurait ma vie avant la tienne !

CATARINA.

Non, il n'y a rien. Je te jure qu'il n'y a rien. Seulement je te voudrais dehors ! Je suis effrayée pour toi.

RODOLFO.

Que faisais-tu quand je suis entré ?

CATARINA.

Ah mon Dieu ! tranquillisez-vous, mon Rodolfo, je n'étais pas triste, bien au contraire. J'essayais de me rappeler cet air que vous chantez si bien. Tenez, vous voyez, j'ai encore là ma guitare.

RODOLFO.

Je t'ai écrit ce matin. J'ai rencontré Reginella, à qui j'ai remis la lettre. La lettre n'a pas été interceptée ? Elle t'est bien arrivée ?

CATARINA.

La lettre m'est si bien arrivée que la voilà.

(Elle lui présente la lettre.)

RODOLFO.

Ah ! tu l'as ! C'est bien. On est toujours inquiet quand on écrit.

CATARINA.

Oh ! toutes les issues de ce palais gardées ! Personne ne sortira avant la nuit !

RODOLFO.

Personne. Je l'ai déjà dit. C'est l'ordre.

CATARINA.

Allons ! maintenant, vous m'avez parlé, vous m'avez vue, vous êtes rassuré, vous voyez que si la ville est en rumeur, tout est tranquille ici, partez, mon Rodolfo, au nom du ciel ! Si le Podesta entrerait ! Vite ! partez. Puisque tu es obligé de rester dans ce palais jusqu'au soir, voyons, je vais te fermer moi-même ton manteau. Comme cela. Ton chapeau sur ta tête. Et puis devant les sbires, aie l'air naturel, à ton aise, pas d'affectation à les éviter, pas de précaution. La précaution dénonce. Et puis, si l'on voulait te faire écrire quelque chose par hasard, un espion, quelqu'un qui te tendrait un piège, trouve un prétexte, n'écris pas !

RODOLFO.

Pourquoi cette recommandation, Catarina ?

CATARINA.

Pourquoi ? Je ne veux pas qu'on voie de ton écriture, moi. C'est une idée que j'ai. Mon ami, vous savez bien que les femmes ont des idées. Je te remercie d'être venu, d'être entré, d'être resté, j'ai eu la joie de te voir ! Là, tu vois bien que je suis tranquille, gaie, contente, que j'ai ma guitare là et ta lettre ; maintenant, va-t'en vite. Je veux que tu t'en ailles. Encore un mot seulement.

CATARINA.

No.

RODOLFO.

Well, what matters it to us ? Tell me, hast thou recovered from the agitation of that night ? How strange it was ! I cannot understand it yet. Catarina, I have delivered thee from that sbire, Homodei. He will trouble thee no more.

CATARINA.

So ?

RODOLFO.

He is dead, Catarina. But surely something ails thee. Thou hast a sorrowful air. Catarina, thou art concealing something from me. Nothing is about to happen to thee. No ? They shall have my life before they shall have yours.

CATARINA.

No ; there is nothing. I swear to thee there is nothing. Yet I would wish thee out of the palace. I am fearful on thy account.

RODOLFO.

What wert thou doing when I entered ?

CATARINA.

O heavens ! Calm yourself, Rodolfo. I was not unhappy. No ; quite the contrary. I was trying to recollect that air you sing so well. Look ; you see there is my guitar still.

RODOLFO.

I wrote thee this morning. I met Reginella, to whom I gave the letter. The letter was not intercepted ? It came to you safe ?

CATARINA.

It arrived so safe that there it is.

(She hands him the letter.)

RODOLFO.

Ah ! thou hast it. It is well. We are always uneasy when we write.

CATARINA.

All the outlets to the palace are guarded ! No one can depart before night !

RODOLFO.

No one. It is the order. I have already told you.

CATARINA.

Now, then, Rodolfo, you have spoken to me ; you have seen me ; you are re-assured ; you see that the city is in an uproar ; that all is tranquil here. Depart, my Rodolfo ! in the name of heaven ! depart. Should the Podesta come in ! Quick ! depart ! Since you are obliged to remain in the palace until evening, I will hook thy mantle myself ; so. Thy hat upon thy head. Thou must look as natural and as much at thy ease as possible before the sbires ; no affectation in avoiding them ; no precautions ; precaution accuses ; and if they should try to get thee to write, — a spy, or some one who might lead thee into a snare, — make some excuse. Do not write.

RODOLFO.

Why this recommendation, Catarina ?

CATARINA.

Why ? I do not wish any one to see thy writing. It is a notion of mine. You know well, my friend, that women have their notions. I thank thee for coming and remaining. I have had the joy of seeing thee. There, thou seest I am very calm, gay, contented ; that I have my guitar and thy letter. Now leave me at once. I wish thee to go. One word only !

RODOLFO.

Quoi ?

CATARINA.

Rodolfo, vous savez que je ne vous ai jamais rien accordé, tu le sais bien, toi !

RODOLFO.

Eh bien ?

CATARINA.

Aujourd'hui c'est moi qui vais te demander. Rodolfo ! un baiser !

RODOLFO (la serrant dans ses bras).

Oh ! c'est le ciel !

CATARINA.

Je le vois qui s'ouvre !

RODOLFO.

O bonheur !

CATARINA.

Tu es heureux ?

RODOLFO.

Oui !

CATARINA.

A présent sors, mon Rodolfo !

RODOLFO.

Merci !

CATARINA.

Adieu !—Rodolfo !

(Rodolfo, qui est à la porte, s'arrête.)

—Je t'aime !

(Rodolfo sort.)

SCENE VII.

C A T A R I N A (seule).

Fuir avec lui ! Oh ! j'y ai songé un moment ! Oh Dieu ! fuir avec lui ! impossible. Je l'aurais perdu inutilement. Oh ! pourvu qu'il ne lui arrive rien ! Pourvu que les sbires ne l'arrêtent pas ! Pourvu qu'on le laisse sortir ce soir ! Oh oui ! il n'y a pas de raison pour que le soupçon tombe sur lui. Sauvez-le, mon Dieu !

(Elle va écouter à la porte du corridor.)

—J'entends encore son pas. Mon bien-aimé ! il s'éloigne. Plus rien. C'est fini. Va en sûreté, mon Rodolfo !

(La grande porte s'ouvre.)

—Ciel !

(Entrent Angelo et la Tisbe.)

SCENE VIII.

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

CATARINA (à part).

Quelle est cette femme ? La femme de nuit !

ANGELO.

Avez-vous fait vos réflexions, madame ?

CATARINA.

Oui, monsieur.

ANGELO.

Il faut mourir, ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame ?

RODOLFO.

What ?

CATARINA.

Thou knowest, Rodolfo, that I have never granted you anything. Thou knowest it well.

RODOLFO.

Well ?

CATARINA.

To-day, it is I who ask of thee, Rodolfo—a kiss !

RODOLFO (claspings her in his arms).

Oh ! this is heaven !

CATARINA.

I see it opening !

RODOLFO.

O happiness !

CATARINA.

Thou art happy ?

RODOLFO.

Yes.

CATARINA.

Now depart, my Rodolfo !

RODOLFO.

Thanks !

CATARINA.

Farewell ! Rodolfo !

(Rodolfo stops at the door.)

I love thee !

(Rodolfo departs.)

SCENE VII.

C A T A R I N A (alone).

Fly with him ! Oh ! I thought of it an instant. Fly with him ! O God ! impossible ! I should have endangered him uselessly. Oh ! if only nothing happens to him ! if the sbires do not arrest him ! if they only allow him to depart this evening ! Oh ! yes ; there is no reason why suspicion should fall on him. O my God ! save him !

(She goes to the door of the corridor.)

I hear his step still—my well beloved ! He is far off—no more. It is over. Go in safety, my Rodolfo.

(The large door opens.)

Heavens !

(Enter Angelo and La Tisbe.)

SCENE VIII.

CATARINA, ANGELO, TISBE.

CATARINA (aside).

Who is this woman ? The woman of that night !

ANGELO.

Have you reflected, madame ?

CATARINA.

Yes, sir.

ANGELO.

You are to die, or deliver up the man who wrote the letter. Have you considered, madame, whether you will deliver this man to me or not ?

CATARINA

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

LA TISBE (à part).

Tu es une bonne et courageuse femme, Catarina!
(Angelo fait signe à la Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. Il la pose sur la table.)

ANGELO.

Alors vous allez boire ceci ?

CATARINA.

C'est du poison ?

ANGELO.

Oui, madame.

CATARINA.

O mon Dieu ! vous jugerez un jour cet homme. Je vous demande grâce pour lui !

ANGELO.

Madame, le proveditor Urseolo, un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbai, sa femme, de la même façon pour le même crime.

CATARINA.

Parlons simplement. Tenez, il n'est pas question des Bragadini, vous êtes infâme. Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains ! Coupable ? Non, je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez du moins. Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis, comme vous mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment, je vous méprise ! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit : Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eue avec vous depuis cinq ans ? dites ! Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison. Vous vous avez des maîtresses, cela vous est permis. Tout est permis aux hommes. Toujours dur, toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères, des doges qui ont été de votre famille ; m'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse ! Oh ! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert, pour savoir ce que c'est que le sort des femmes ! Hé bien, oui, monsieur, j'ai aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore. Vous me tuez pour cela ; si vous avez ce droit-là, il faut convenir que c'est un horrible temps que le nôtre. Ah ! vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ? d'avoir une lettre, un chiffon de papier, un prétexte ! Fort bien. Vous me jugez, vous me condamnez, et vous m'exécutez ! Dans l'ombre. En secret. Par le poison. Vous avez la force. C'est lâche !

(Se tournant vers la Tisbe.)

—Que pensez-vous de cet homme, madame ?

ANGELO.

Prenez garde !—

*CATARINA (à la Tisbe).

Et vous, qui êtes-vous ? qu'est-ce que vous me voulez ? C'est beau ce que vous faites là ! Vous êtes la maîtresse publique de mon mari, vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute, et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'abominable chose qu'il fait ! Qui sait même ? c'est peut-être vous qui fournissez le poison !

(A Angelo.)

—Que pensez-vous de cette femme, monsieur ?

ANGELO.

Madame—

CATARINA.

En vérité, nous sommes tous les trois d'un bien exé-

CATARINA.

I have not thought of it a single moment, sir.

LA TISBE (aside).

Thou art a good and courageous woman, Catarina.
(Angelo makes a sign to the Tisbe, who hands him the silver vial. He places it upon the table.)

ANGELO.

Then you are to drink this.

CATARINA.

Poison ?

ANGELO.

Yes, madame.

CATARINA.

O my God ! thou wilt one day judge this man. I pray thee, pardon him.

ANGELO.

Madame, the Proveditor Urseolo, one of the Bragadins, and one of your ancestors, removed Marcella Galbai, his wife, in the same way, for the same crime.

CATARINA.

Hold ! We have nought to do with the Bragadins. Let us speak plainly. You are a base wretch ! You come coolly there with the poison in your hands. Guilty ? No, I am not. Not as you imagine, at least. But I will not descend to justify myself ; and then, as you always lie, you would not believe me. Ay ; but I scorn you ! You married me for my money ; because I was rich ; because my family held a water-right in the cisterns of Venice. You said to yourself, That brings an hundred thousand ducats a year—we will take the girl. And what a life I have led with you for five years ! You do not love me, yet you are jealous of me. You keep me in prison. You—you have your mistresses ; that is allowed you. Men are allowed everything. Always harsh, always gloomy in my presence. Never a kind word from you. Incessantly talking of your ancestors ; of the doges who were in your family ; humiliating me as regards my own. Think you that this makes a woman happy ? Oh ! one must have suffered what I have suffered, to know truly what the lot of women is. Well, sir, 'tis true, before knowing you, I loved a man whom I still love. You kill me for this. If you have this right, it must be acknowledged, these are frightful times in which we live. Ah ! you are well pleased, are you not, that you have a letter, a bit of paper, a pretext ? Very well. You judge me ; you condemn me ; you execute me in the dark, in secret, with poison. You have the power. It is infamous.

(Turning towards Tisbe.)

What think of this man, madame ?

ANGELO.

Take heed !

CATARINA (to Tisbe).

And you—who are you ? What want you with me ? You are acting a fine part there ! You are the public mistress of my husband. It is your interest to ruin me. You placed a spy over me ; you caught me in the act ; and you place your foot upon my head ; you assist my husband in the abominable thing he is doing. Who knows ? perhaps you have even furnished him the poison.

(To Angelo.)

What think you of this woman, sir ?

ANGELO.

Madame !

CATARINA.

In truth, we all three belong to an accursed country.

ble pays! C'est une bien odieuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur! et où les autres hommes lui disent: Tu fais bien, Foscari a fait mourir sa fille, Loredano sa femme, Bragadini. Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme! Oui, tout Venise est dans cette chambre en ce moment! Tout Venise en vos deux personnes! Rien n'y manque.

—Venise despote, la voilà. (Montrant Angelo.)

—Venise courtisane, la voici! (Montrant la Tisbe.)

(A la Tisbe.)

—Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous, pourquoi êtes-vous là!

ANGELO (lui saisissant le bras).

Allons, madame, finissons-en!

CATARINA (Elle s'approche de la table où est le flacon).

Allons, je vais accomplir ce que vous voulez,

(Elle avance la main vers le flacon.)

—puisqu'il le faut. (Elle recule.)

—Non! c'est affreux! je ne veux pas! je ne pourrais jamais! Mais pensez-y donc encore un peu tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne! l'assassiner! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison! Ma mère! Ma mère! Ma mère!

LA TISBE.

Pauvre femme!

CATARINA.

Vous avez dit pauvre femme, madame! Vous l'avez dit! Oh! je l'ai bien entendu! Oh! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit! Vous avez donc pitié, madame! Oh oui! laissez-vous attendrir! Vous voyez bien qu'on veut m'assassiner? Est-ce que vous en êtes, vous? Oh! ce n'est pas possible. Non, n'est-ce pas? Tenez, je vais vous expliquer, vous conter la chose à vous. Vous parlerez au Podesta après. Vous lui direz que ce qu'il fait là est horrible. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'effet. Il suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison. Si je vous ai offensée tout à l'heure, pardonnez-le-moi. Madame, je n'ai jamais rien fait qui fût mal, vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Vous me comprenez, vous, je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire, vous savez? Cependant nous leur disons quelquefois des choses bien vraies. Madame! ne me dites pas d'avoir du courage, je vous en prie. Est-ce que je suis forcée d'avoir du courage, moi? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO.

Madame, je ne puis attendre plus long-temps.

CATARINA.

Ah! vous m'interrompez.

(A la Tisbe.)

—Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaient vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever. Il me coupe la parole.

(A Angelo.)

—Vous êtes un monstre!

ANGELO.

C'en est trop. Catarina Bragadini, le crime fait veut un châtiment, la fosse ouverte veut un cercueil, le mari outragé veut une femme morte. Tu perds toutes les pa-

A hateful republic is that where a man can tread with impunity upon an unfortunate woman, as you are doing, sir, while other men say, Thou doest well. Foscari killed his daughter; Loredano, his wife; Bragadini— I ask you, now, is it not shameful? Ay, all Venice is in this chamber at this moment! All Venice is in your two persons! Nothing is wanting. The Venetian tyrant there.

(Pointing to Angelo.)

The Venetian courtesan there.

(Pointing to Tisbe.)

(To Tisbe.)

If I go too far in what I say, madame, so much the worse for you. Why are you there?

ANGELO (seizing her by the arm).

Come, end this, madame.

CATARINA (approaching the table containing the flask).

I will fulfil what you desire, since it is necessary.

(She recoils.)

No! It is horrible! I will not! I never could! But think of it a little more, while there is yet time. You who are all-powerful, reflect. A woman, a lone, abandoned woman, who has no strength, who is without defence, who has no relations here, no family, no friends—no one! To assassinate her! To poison her disgracefully in a corner of your house! My mother! my mother! my mother!

LA TISBE.

Poor woman!

CATARINA.

You said, Poor woman, madame. You said it. Oh! I heard it well. Oh! say not that you did not say it. You have pity, then, madame! Let me move you. You see they wish to assassinate me. You are not one of them, are you? Oh! no; it is impossible. See, I am going to explain to you, to relate the thing to you. You shall speak to the Podesta afterwards. You will tell him that what he is doing is horrible. It is very easy for me to say this myself; but it will produce more effect from you. One word from a stranger is sometimes sufficient to bring a man back to reason. If I offended you just now, pardon me, madame. I have never done any thing that was wrong—really wrong. I have ever remained honest. I see you understand me; but I cannot say this to my husband. Men will never believe us, you know. Yet we sometimes tell them great truths. Do not tell me, madame, to have courage, I beg of you. Am I forced to have courage? I am not ashamed of being a feeble woman whom one must pity. I weep because death is fearful to me. It is not my fault.

ANGELO.

Madame, I can wait no longer.

CATARINA.

Ah! you interrupt me.

(To Tisbe.)

You see how he interrupts me. It is not just. He saw I was telling you things which would move you. Then he prevents me from saying more; he cuts short my words.

(To Angelo.)

You are a monster!

ANGELO.

We trifle time. Catarina Bragadini, the crime committed wants a punishment; the open grave, a coffin; the outraged husband, a wife dead. Every word which

roles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel!

(Montrant le poison.)

—Voulez-vous, madame?

CATARINA.

Non!

ANGELO.

Non? J'en reviens à ma première idée alors. Les épées! les épées! Troilo! Qu'on aille me chercher. J'y vais!

(Il sort violemment par la porte du fond, qu'on l'entend refermer en dehors.)

SCENE IX.

CATARINA, LA TISBE.

LA TISBE.

Ecoutez! Vite! nous n'avons qu'un instant. Puisque c'est vous qu'il aime, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Faites ce qu'on veut. Ou vous êtes perdue! Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout à l'heure il m'est échappé de dire: Pauvre femme! Vous l'avez répété tout haut comme une folle, devant le Podesta, à qui cela pouvait donner des soupçons! Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent, vous feriez quelque imprudence, et tout serait perdu. Laissez-vous faire! Buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus. Que voulez-vous que je vous dise? C'est vous qui êtes aimée, et je veux que quelqu'un m'ait une obligation. Vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, hé bien! de vous le dire, cela m'arrache le cœur pourtant!

CATARINA.

Madame—

LA TISBE.

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a en moi. Entendez-vous? Je n'ose vous en dire plus avec votre manie de tout redire! Oui, il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir, mais ce n'est pas vous. Est-ce dit?

CATARINA.

Je ferai ce que vous voulez, madame.

LA TISBE.

Bien. Je l'entends qui revient!
(La Tisbe se jette sur la porte du fond au moment où elle s'ouvre.)

—Seul! Seul! Entrez seul!
(On entrevoit des sbires l'épée une dans la chambre voisine. Angelo entre. La porte se referme.)

SCENE X.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Elle se résigne au poison.

ANGELO (à Catarina).

Alors, tout de suite, madame.

CATARINA (prenant la fiole).

(A Tisbe.)

Je sais que vous êtes la maîtresse de mon mari. Si votre pensée secrète était une pensée de trahison, le be-

comes from thy mouth is wasted. I swear by God who is in heaven!

(Pointing to the poison.)

Will you, madame?

CATARINA.

No!

ANGELO.

No? I then return to my first idea. Swords! swords! Troilo! Let them bring—I go for them!

(Exit violently by the door in the back-ground, which he is heard to close on the outside.)

SCENE IX.

CATARINA. LA TISBE.

LA TISBE.

Quick! Listen. We have but a moment. Since it is you whom he loves, you are alone to be thought about. Do what is required, or you are lost! I cannot explain myself more clearly. You are not rational. Just now, I accidentally said, Poor woman! You very foolishly repeated it before the Podesta, which might give him suspicions. Were I to tell you the thing, you are in such a violent frame of mind, you would commit some imprudence, and all would be lost. Do as required. Drink. Swords, you know, do not pardon. Resist no longer. What would you have me say to you? It is you whom he loves, and I wish to place some one under an obligation to me. You do not understand all I am telling you. Well, well, it rends my heart, nevertheless, to tell you it.

CATARINA.

Madame!

LA TISBE.

Do what you are told. No resistance; not a word. Above all, do not shake the confidence your husband has in me. Do you understand? I dare tell you no more, in your present mania for repeating every thing. Yes, there is a poor woman in this chamber who is to die. But it is not you. Is that enough?

CATARINA.

I will do as you wish, madame.

LA TISBE.

'Tis well. I hear him returning.
(La Tisbe throws herself against the door in the back ground, just as it is opening.)

Alone! alone! Enter alone.

(Sbires with drawn swords. One partially seen in the adjoining chamber. The door closes again.)

SCENE X.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

She resigns herself to the poison.

ANGELO (to Catarina).

At once, then, madame.

CATARINA (taking the vial).

(To Tisbe.)

I know that you are my husband's mistress. If your secret thoughts were those of treachery, the necessity of

soin de me perdre, l'ambition de prendre ma place que vous auriez tort d'envier, ce serait une action abominable, madame; et, quoiqu'il soit dur de mourir à vingt-deux ans, j'aimerais encore mieux ce que je fais que ce que vous faites. (Elle boit.)

LA TISBE (à part).

Que de paroles inutiles, mon Dieu!

ANGELO (allant à la porte du fond qu'il entr'ouvre).
Allez-vous-en!

CATARINA.

Ah! ce breuvage me glace le sang!

(Regardant fixement la Tisbe.)

—Ah! madame!

(A Angelo.)

—Etes-vous content, monsieur? Je sens bien que je vais mourir. Je ne vous crains plus. Eh bien, je vous le dis maintenant, à vous qui êtes mon démon, comme je le dirai tout à l'heure à mon Dieu, j'ai aimé un homme, mais je suis pure!

ANGELO.

Je ne vous crois pas, madame.

LA TISBE (à part).

Je la crois, moi!

CATARINA.

Je me sens défaillir. Non. Pas ce fauteuil-là. Ne me touchez point. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes un homme infâme!

(Elle se dirige en chancelant vers son oratoire.)

—Je veux mourir à genoux. Devant l'autel qui est là. Mourir seule. En repos. Sans avoir vos deux regards sur moi.

(Arrivée à la porte, elle s'appuie sur le rebord.)

—Je veux mourir on priant Dieu.

(A Angelo.)

—Pour vous, monsieur. (Elle entre dans l'oratoire.)

ANGELO.

Troïlo!

(Entre l'huissier.)

—Trends dans mon armoire la clef de ma salle secrète. Dans cette salle, tu trouveras deux hommes. Amène-les-moi. Sans leur dire un mot. (L'huissier sort.)

(A la Tisbe.)

—Il faut maintenant que j'aie interrogé les hommes arrêtés. Quand j'aurai parlé aux deux guetteurs de nuit, Tisbe, je vous confierai le soin de veiller sur ce qui reste à faire. Le secret, surtout!

(Entrent les deux guetteurs de nuit introduits par l'huissier, qui se retire.)

SCENE XI.

ANGELO, LA TISBE, LES DEUX GUETTEURS DE NUIT.

ANGELO (aux deux guetteurs de nuit).

Vous avez été souvent employés aux exécutions de nuit dans ce palais. Vous connaissez la cave où sont les tombes?

L'UN DES GUETTEURS DE NUIT.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Y a-t-il des passages tellement cachés qu'aujourd'hui, par exemple, que ce palais est plein de soldats, vous puissiez descendre dans ce caveau, y entrer et puis sortir du palais sans être vus de personne?

my ruin; your ambition to take my place, which you were wrong to envy; it was abominable conduct, madame; and, although it is hard to die at twenty-two, I would much rather do what I am than what you are doing. (She drinks.)

LA TISBE (aside).

Heavens! what useless words!

ANGELO (going to the door in the back-ground, which he partly opens).

Disperse!

CATARINA.

Ah! that draught chills my blood!

(Looking fixedly at Tisbe.)

Ah! madame!

(To Angelo.)

Are you content, sir? I feel I am going to die. I fear you no longer. Now, I tell you now, you who are my fiend—as I shall presently tell my God—I loved a man; but I am pure!

ANGELO.

I do not believe you, madame.

LA TISBE (aside).

I believe it.

CATARINA.

My strength is failing! No, not that chair. Touch me not. I have already told you, you are an infamous wretch.

(She staggers towards her oratory.)

I wish to die on my knees before that altar. To die alone—in peace—without the eyes of you two upon me.

(Having reached the door, she leans on the panel.)

I will die while praying to God.

(To Angelo.)

For you, sir.

(She enters the oratory.)

ANGELO.

Troïlo!

(Enter the usher.)

Take from my alms-chest the key of my secret chamber. In that chamber thou wilt find two men. Conduct them to me. Say not a word to them. (Exit usher.)

(To Tisbe.)

I must now question the men who were arrested. When I have spoken to these two watchmen, Tisbe, I will entrust to your care all that remains to be done. The secret especially.

(Enter the two watchmen, introduced by the usher, who withdraws.)

SCENE XI.

ANGELO, LA TISBE. THE TWO WATCHMEN.

ANGELO (to the two watchmen).

You have often been employed in nocturnal operations about this palace. You know the vault where the tombs are?

FIRST WATCHMAN.

Yes, my lord.

ANGELO.

Are there passages which are so concealed that you can descend into this vault, enter it, and then leave the palace without being seen by any one? To-day, for instance, when the palace is full of soldiers?

LE GUETTEUR DE NUIT.

Nous entrerons et nous sortirons sans être vus de personne, monseigneur.

ANGELO.

C'est bien. (Il entr'ouvre la porte de l'oratoire.)
(Aux deux guetteurs.)

— Il y a là une femme qui est morte. Vous allez descendre cette femme secrètement dans le caveau. Vous trouverez dans ce caveau une dalle du pavé qu'on a déplacée et une fosse qu'on a creusée. Vous mettrez la femme dans la fosse et puis la dalle à sa place. Vous entendez?

LE GUETTEUR DE NUIT.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Vous êtes forcés de passer par mon appartement. Je vais en faire sortir tout le monde.

— Veuillez à ce que tout se fasse en secret. (A la Tisbe.)
(Il sort.)

LA TISBE (tirant une bourse de son aumônière).

(Aux deux hommes.)

Deux cents sequins d'or dans cette bourse. Pour vous! et demain matin le double, si vous faites bien tout ce que je vais vous dire.

LE GUETTEUR DE NUIT (prenant la bourse).

Marché conclu, madame. Où faut-il aller?

LA TISBE.

Au caveau d'abord.

FIRST WATCHMAN.

We will enter and depart without being seen by any one, my lord.

ANGELO.

'Tis well. (He partly opens the door of the oratory.)
(To the watchmen.)

There is a woman there who is dead. You will take this woman down secretly into the vault. You will find one of the stones of the pavement removed, and a grave dug. You will place the woman in the grave, and put the stone back in its place. Do you understand?

FIRST WATCHMAN.

Yes, my lord.

ANGELO.

You will be obliged to pass through my apartment. I shall see that every one leaves it.

See that every thing goes on in secret. (To Tisbe.)
(Exit.)

LA TISBE (drawing a purse from her alms-box).

(To the two men.)

Two hundred gold sequins in this purse for you, and to-morrow double the sum, if you do exactly what I tell you.

FIRST WATCHMAN (taking the purse).

The bargain's struck. Where are we to go, madame?

LA TISBE.

To the vault first.

DEUXIEME PARTIE.

Une chambre de nuit. Au fond, une alcôve à rideaux avec un lit. De chaque côté de l'alcôve, une porte; celle de droite est masquée dans la tenture. Tables, meubles, fauteuils, sur lesquels sont épars des masques, des éventails, des écrans à demi ouverts, des costumes de théâtre.

SCENE I.

LA TISBE, LES DEUX GUETTEURS DE NUIT, UN PAGE NOIR; CATARINA, enveloppée d'un linceul, est posée sur le lit; on distingue sur sa poitrine le crucifix de cuivre.

La Tisbe prend un miroir et découvre le visage pâle de Catarina.

LA TISBE (au page noir).

Approche avec ton flambeau.

(Elle place le miroir devant les lèvres de Catarina.)

— Je suis tranquille! (Elle referme les rideaux de l'alcôve.)
(Aux deux guetteurs de nuit.)

— Vous êtes sûrs que personne ne nous a vus dans le trajet du palais ici?

UN DES GUETTEURS DE NUIT.

La nuit est très-noire. La ville est déserte à cette heure. Vous savez bien que nous n'avons rencontré personne, madame. Vous nous avez vus mettre le cercueil

PART SECOND.

A bed-chamber. In the back-ground a curtained recess, containing a bed. On each side of the recess, a door; the one on the right is hidden by the tapestry. Tables, furniture, chairs, upon which masks, fans, jewel-caskets, with the lids partly open, and theatre-dresses are scattered.

SCENE I.

LA TISBE, THE TWO WATCHMEN, A BLACK PAGE. CATARINA, enveloped in a shroud, is laid out upon the bed. The copper crucifix is distinguished upon her breast.

La Tisbe takes a mirror, and uncovers the pale face of Catarina.

LA TISBE (to the black page).

Come forward with thy torch.

(She holds the mirror before Catarina's lips.)

I am easy. (She closes the curtains of the recess.)
(To the two watchmen.)

You are sure that no one has seen us in our passage from the palace to this chamber?

FIRST WATCHMAN.

The night is very dark. The city is deserted at this hour. You know we have encountered no one, madame. You saw us place the coffin in the grave, and cover it

dans la fosse et le recouvrir avec la dalle. Ne craignez rien. Nous ne savons pas si cette femme est morte, mais ce qui est certain, c'est que pour le monde entier elle est scellée dans la tombe. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

LA TISBE.

C'est bien. (Au page noir.)
—Où sont les habits d'homme que je t'ai dit de tenir prêts?

LE PAGE NOIR (montrant un paquet dans l'ombre).

Les voici, madame.

LA TISBE.

Et les deux chevaux que je t'ai demandés, sont-ils dans la cour?

LE PAGE NOIR.

Sellés et bridés.

LA TISBE.

De bons chevaux?

LE PAGE NOIR.

J'en réponds, madame.

LA TISBE.

C'est bien. (Aux guetteurs de nuit.)
—Dites-moi, vous, combien faut-il de temps, avec de bons chevaux, pour sortir de l'état de Venise?

LE GUETTEURS DE NUIT.

C'est selon. Le plus court, c'est d'aller tout de suite à Montebacco qui est au pape. Il faut trois heures. Beau chemin.

LA TISBE.

Cela suffit. Allez maintenant. Le silence sur tout ceci! et revenez demain matin chercher la récompense promise.

(Les deux guetteurs de nuit sortent.)

(Au page noir.)

—Toi, va fermer la porte de la maison. Sous quelque prétexte que ce soit, ne laisse entrer personne.

LE PAGE NOIR.

Le seigneur Rodolfo a son entrée particulière, madame. Faut-il la fermer aussi?

LA TISBE.

Non, laisse-la libre. S'il vient, qu'il entre. Mais lui seul, et personne autre. Aie soin que qui que ce soit au monde ne puisse pénétrer ici, surtout si Rodolfo venait. Toi-même, fais attention à n'entrer que si je t'appelle. A présent laisse-moi.

(Sort le page noir.)

SCENE II.

LA TISBE, CATARINA, dans l'alcôve.

LA TISBE.

Je pense qu'il n'y a plus très-long-temps à attendre. Elle ne voulait pas mourir. Je le comprends, quand on sait qu'on est aimée! Mais autrement, plutôt que de vivre sans son amour,

(Se tournant vers le lit.)

—Oh! tu serais morte avec joie n'est-ce pas? Ma tête brûle. Voilà pourtant trois nuits que je ne dors pas. Avant-hier, cette fête; hier, ce rendez-vous où je les ai surpris; aujourd'hui. Oh! la nuit prochaine, je dormirai! (Elle jette un coup d'œil sur les toilettes de théâtre éparpillées autour d'elle.)

—Oh oui! nous sommes bien heureuses nous autres! On nous applaudit au théâtre. Que vous avez bien joué

with the slab. Fear nothing. We know not whether this woman is dead or not; but one thing is certain, to all the world she is locked in the tomb. You can do with her as you like.

LA TISBE.

'Tis well. (To the black page.)
Where is the male dress I bade thee have ready?

THE BLACK PAGE (pointing to a bundle, back in the gloom.)

Here, madame.

LA TISBE.

And the horses I asked thee for—are they in the courtyard?

THE BLACK PAGE.

Saddled and bridled.

LA TISBE.

Good horses?

THE BLACK PAGE.

I warrant them, madame.

LA TISBE.

'Tis well. (To the watchmen.)
Tell me, how long will it take, with good horses, to get beyond the boundaries of Venice?

FIRST WATCHMAN.

That depends on circumstances. The shortest way is to go at once to Montebacco, which belongs to the Pope. If the road is good, it will require three hours.

LA TISBE.

Enough. Go now. Silence on all this! and return to-morrow for the promised reward.

(Exit the two watchmen.)

(To the black page.)

Go thou; close the door of the house; allow no one to enter, under any pretext whatever.

THE BLACK PAGE.

Signor Rodolfo, madame, has his private entrance. Shall I close that also?

LA TISBE.

No; leave that open. If he comes, let him enter; but he alone; no other person. Remember that no one whatever must penetrate here, especially should Rodolfo come. For thyself, be careful not to enter unless I call thee. For the present, leave me.

(Exit black page.)

SCENE II.

LA TISBE. CATARINA in the alcove.

LA TISBE.

I have not much longer to wait, I think. She did not want to die. I can understand it, when we know we are beloved. But to live without his love! No, No.

(Turning towards the bed.)

Oh! thou wouldst die with joy, wouldst thou not? My head is burning! For three nights I have not slept. Day before yesterday, that banquet; yesterday, that rendez-vous, where I surprised them; to-day— Oh! I shall sleep to-night.

(She glances at the theatrical costumes scattered around her.)

Oh! yes; we are happy creatures! very happy! They applaud us in the theatre. How well you played Ros-

la Rosmonda, madame! Les imbéciles! Oui, on nous admire, on nous trouve belles, on nous couvre de fleurs, mais le cœur saigne dessous. Oh! Rodolfo! Rodolfo! Croire à son amour, c'était une idée nécessaire à ma vie! Dans le temps où j'y croyais, j'ai souvent pensé que si je mourais je voudrais mourir près de lui, mourir de telle façon qu'il lui fût impossible d'arracher ensuite mon souvenir de son âme, que mon ombre restât à jamais à côté de lui, entre toutes les autres femmes et lui! Oh! la mort, ce n'est rien. L'oubli, c'est tout. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Hélas! voilà donc où j'en suis venue! Voilà où je suis tombée! Voilà ce que le monde a fait pour moi. Voilà ce que l'amour a fait de moi!

(Elle va au lit, écarte les rideaux, fixe quelques instants son regard sur Catarina immobile, et prend le crucifix.)

—Oh! si ce crucifix a porté bonheur à quelqu'un dans ce monde, ce n'est pas à votre fille, ma mère!
(Elle pose le crucifix sur la table. La petite porte masquée s'ouvre. Entre Rodolfo.)

SCENE III.

LA TISBE, RODOLFO, CATARINA, toujours dans l'alcôve fermée.

LA TISBE.

C'est vous, Rodolfo! Ah! tant mieux! j'ai à vous parler justement! Ecoutez-moi.

RODOLFO.

Et moi aussi j'ai à vous parler, et c'est vous qui allez m'écouter, madame!

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

Etes-vous seule, madame?

LA TISBE.

Seule.

RODOLFO.

Donnez l'ordre que personne n'entre.

LA TISBE.

Il est déjà donné.

RODOLFO.

Permettez-moi de fermer ces deux portes.

(Il va fermer les deux portes au verrou.)

LA TISBE.

J'attends ce que vous avez à me dire.

RODOLFO.

D'où venez-vous? De quoi êtes-vous pâle? Qu'avez-vous fait aujourd'hui, dites? Qu'est-ce que ces mains-là ont fait, dites? Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée, dites? Non, ne le dites pas. Je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas, ne mentez pas. Je sais tout! Je sais tout, vous dis-je! Vous voyez bien que je sais tout, madame! Il y avait là Dafne. A deux pas de vous. Séparée seulement par une porte. Dans l'oratoire. Il y avait Dafne qui a tout vu, qui a tout entendu, qui était là, à côté, tout près, qui entendait, qui voyait! Tenez, voilà des paroles que vous avez prononcées. Le Podesta disait: Je n'ai pas de poison; vous avez dit: J'en ai, moi! J'en ai, moi! j'en ai, moi! L'avez-vous dit, oui ou non? Mentez un peu, voyons! Ah! vous avez du poison, vous! Eh bien! moi j'ai un couteau! (Il tire un poignard de sa poitrine.)

monda, last night, madame! The fools! Yes, they admire us, they think us beautiful, they cover us with flowers; but the heart beneath is bleeding. O Rodolfo! Rodolfo! to believe in thy love was a necessary part of my existence. During the time that I believed in it, I often thought that, when I should die, I would wish to die near him, in such a way that it would be impossible for him, ever after, to tear my image from his soul, and that my spirit might remain ever at his side, between him and all other women. Oh! death is nothing; but to be forgotten is all—all. I do not wish him to forget me. Alas! I have come to this! I have fallen to this! This is what the world has done for me! This is what love has made of me!

(She goes to the bed, fixes her eyes for a moment on the motionless form of Catarina, and takes the crucifix in her hand.)

Oh! if this crucifix has brought happiness to any one in this world, it has not to your child, my mother!
(She lays the crucifix upon the table. The small hidden door opens. Enter Rodolfo.)

SCENE III.

LA TISBE, RODOLFO, CATARINA still in the closed recess.

LA TISBE.

It is you, Rodolfo! 'Tis well. I wish to speak with you at once. Listen.

RODOLFO.

And I also, madame, wish to speak with you, and you shall listen to me.

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

Are you alone, madame?

LA TISBE.

Alone.

RODOLFO.

Give orders that no one enter.

LA TISBE.

They are already given.

RODOLFO.

Allow me to fasten these two doors.

(He goes to bolt the two doors.)

LA TISBE.

I am awaiting what you have to say.

RODOLFO.

Whence come you? Why are you so pale? What have you been doing to-day? Tell me. What have these hands been doing? tell me. Where did you pass the accursed hours of this day? tell me. No; tell me not. I will answer. Reply not, invent not, lie not, nor deny. I know all! I tell you, I know all! You see I know all, madame. Dafne was there, two steps from you—separated only by a door—in the oratory. Dafne was there. She saw all, heard all. She was then by your side—near you. She heard, she saw! Hold! these are the words you spoke. The Podesta said, I have no poison. You answered, I have some!—I have! I have! Said you so or not, madame? Come, lie a little! Ah! you—you have poison! Well, I have a dagger.

(He draws his poignard from his bosom.)

LA TISBE.

Rodolfo—

RODOLFO.

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort, madame!

LA TISBE.

Ah! vous me tuez! Ah! c'est la première idée qui vous vient? Vous voulez me ruer, ainsi, vous-même, tout de suite sans plus attendre, sans être bien sûr? Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement? Vous ne tenez pas à moi plus que cela? Vous me tuez pour l'amour d'une autre! O Rodolfo, c'est donc bien vrai, dites-le-moi de votre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée?

RODOLFO.

Jamais.

LA TISBE.

Eh bien! c'est ce mot-là qui me tue, malheureux! ton poignard ne fera que m'achever.

RODOLFO.

De l'amour pour vous, moi! Non, je n'en ai pas! je n'en ai jamais eu! Je puis m'en vanter, Dieu merci! De la pitié, tout au plus!

LA TISBE.

Ingrat! Et, encore un mot, dis-moi, elle! tu l'aimais donc bien?

RODOLFO.

Elle! si je l'aimais! elle! Oh! écoutez cela puisque c'est votre supplice, malheureuse. Si je l'aimais! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, une femme qui est un autel, ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux, voilà comme je l'aimais!

LA TISBE.

Alors, j'ai bien fait.

RODOLFO.

Vous avez bien fait?

LA TISBE.

Oui. J'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait?

RODOLFO.

Je ne suis pas sûr, dites-vous! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne, je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit, je l'ai encore dans l'oreille. Monsieur, monsieur! ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le Podesta, et une autre femme, une horrible femme, que le Podesta appelait Tisbe. Monsieur, deux grandes heures, deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là, la malheureuse, pleurant, priant, suppliant, demandent grâce, demandant la vie. Tu demandais la vie, ma Catarina bien aimée! à genoux, les mains jointes, se traînant à leurs pieds, et ils disaient non! Et le poison, c'est la femme Tisbe qui l'a été chercher! et c'est elle qui a forcé madame de le boire! Et le pauvre corps mort, monsieur, c'est elle qui l'a emporté, cette femme, ce monstre, la Tisbe! Où l'avez-vous mis, madame! Voilà ce qu'elle a fait, la Tisbe! Si j'en suis sûr!

(Tirant un mouchoir de sa poitrine.)

—Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina, à qui est-il? A vous,

(Montrant le crucifix.)

—Ce crucifix que je trouve chez vous, à qui est-il? à elle! Si j'en suis sûr! Allons, priez, pleurez, criez, demandez grâce, faites promptement ce que vous avez à faire, et finissons!

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

You have a quarter of an hour to prepare yourself for death, madame.

LA TISBE.

Ah! you will kill me! Ah! that is the first idea which occurs to you! Would you kill me yourself, thus, immediately, without longer delay, without being perfectly sure? Can you make such a resolution so easily? Is this all you think of me? You kill me for love of another! O Rodolfo! it is true, then—tell me with your own lips—you have never loved me!

RODOLFO.

Never!

LA TISBE.

Well, that word alone kills me. Thy dagger, wretched man! will but finish the work.

RODOLFO.

Love for you—you! No, I have not. I never had. I can glory in it, thank God! Pity, at the most!

LA TISBE.

Ungrateful man! Yet one word more Tell me. Her—thou didst love her well?

RODOLFO.

Love her—her! Oh! listen to me, woman, since it tortures you. Did I love her! a pure, holy, chaste, and sacred thing! a woman who was my altar, my life, my blood, my treasure, my consolation, the thought of my soul, the light of my eyes! This is how I loved her.

LA TISBE.

Then I have done well.

RODOLFO.

You have done well?

LA TISBE.

Yes; I have done well. But art thou sure of what I have done?

RODOLFO.

Not sure, say you? That is the second time you have said it. But Dafne was there; I repeat it, Dafne was there; and her words still ring in my ears: Sir, sir, they three alone were in the chamber; she, the Podesta, and another woman—a frightful woman, whom the Podesta called Tisbe. Two long hours, sir, two long hours of agony and wo, they kept the poor creature there weeping, supplicating, praying for mercy and life.—Thou didst ask for life, my beloved Catarina!—On her knees; her hands clasped; dragging herself to their feet; and they said, No! And it was that woman, Tisbe, who went for the poison; it was she who forced madame to drink it; and it was she, sir, who carried away the poor dead body, that woman—that monster—Tisbe! Where have you put her, madame? This is what Tisbe did. You say, am I sure!

(Drawing a handkerchief from his bosom.)

This handkerchief which I find in Catarina's chamber, to whom does it belong? to you?

(Pointing to the crucifix.)

That crucifix which I find in your chamber, to whom does it belong? to her? Am I sure! Come, pray, weep, cry for mercy. Whatever you have to do, do it quickly, and let us make an end.

LA TISBE.

Rodolfo—

RODOLFO.

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier? Vite. Parlez vite. Tout de suite.

LA TISBE.

Rien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai. Crois tout Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds. Mourir de ta main! oh! c'est plus que je n'aurais osé espérer! Mourir de ta main, oh! je tomberai peut-être dans tes bras. Je te rends grâce. Je suis sûre au moins que tu entendras mes dernières paroles. Mon dernier souffle, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi, tu veux bien te charger de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO.

Madame—

LA TISBE.

Je vais te dire. Ecoutez-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre cœur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie? Songe donc que je m'endiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans, je me suis trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par des grands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans l'autre. La faim ou l'orgie! Je sais bien qu'on vous dit. Mourez de faim, mais j'ai bien souffert, va! Oh oui! toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme! marche toujours! de quoi te plains-tu? Tous sont contre toi. Eh bien! est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie? Rodolfo, dans ma position, est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un cœur qui comprit le mien? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne, là, vraiment? Je ne te dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime, moi! Oh! Rodolfo! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé, tu ne le sauras qu'après ma mort! quand je n'y serai plus! Tiens, voilà six mois que je te connais, n'est-ce pas? Six mois que je fais de ton regard ma vie, de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme! Eh bien, juge! depuis six mois je n'ai pas eu un seul instant l'idée nécessaire à ma vie, que tu m'aimais. Tu sais que je t'ennuyais toujours de ma jalousie, j'avais mille indices qui me troublaient, maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en veux pas. Ce n'est pas ta faute. Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. Moi, j'étais pour toi une distraction, un passe-temps. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux-tu que je fasse? Aller devant moi comme cela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas! Est-ce que cela te fatigue que je te parle? Ah! je suis si malheureuse vraiment que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi!

RODOLFO.

Si j'en suis sûr! le Podesta est allé chercher quatre sbires, et pendant ce temps-là vous avez dit à elle tout bas des choses terribles qui lui ont fait prendre le poison! Madame! est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égare? Madame! où est Catarina? Répondez! Est-ce que c'est vrai, madame, que vous l'avez tuée, que vous

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

What have you to say, to justify yourself? Quick—speak quick—at once!

LA TISBE.

Nothing, Rodolfo. All they have told thee is true. Believe all, Rodolfo. Thou arrivest opportunely. I was wishing to die. I was thinking of some means to die near thee. Oh! to die by thy hand was more than I had dared to hope for. Oh! I shall fall into thy arms. I thank thee, I thank thee. I am sure that thou wilt at least hear my last words. My last breath, although unwilling, thou wilt receive. Dost thou not see I have no need to live? Thou dost not love me—kill me. It is the only thing thou canst do for me now, my Rodolfo. Thou art willing to thus burthen thyself with me. Enough. I thank thee.

RODOLFO.

Madame!

LA TISBE.

I will tell thee. Listen to me but an instant. I was always to be greatly pitied. Think not these are mere words. It is the overflowing of a bursting heart. Men have not much pity for us folks. They are wrong. They know not what virtue and courage we often possess. Dost thou think I ought to cling to life? Think one moment. While a mere child, I was a beggar; at sixteen, I found myself without bread. I was picked up in the street by some great noblemen. I fell from one ditch into the other. Hunger or revelry! I know what they will tell you. Die with hunger. But I suffered much. Yes, all the pity is for great and noble ladies. If they weep, they are consoled; if they do wrong, they are excused. And yet they complain. But us—every thing is too good for us. They crush us down. Go, poor woman; move on; what are you complaining about? Every one is against thee. Well, wert thou not made to suffer, child of pleasure? Rodolfo, dost thou not feel that, in my position, I had need of a heart which could understand mine own? If no one is to love me, say truly, what wouldst thou have me become? I say not this to soften thee. Why should I? Nothing is possible now. But I love thee. O Rodolfo! how this poor girl who now speaks to thee hath loved thee, thou wilt only know when I am dead—when I am no more. See, I have known thee six months, is it not? Six months have I made thy look my life, thy smile my joy, thy breath my soul. Well, judge for yourself! For six months I have never had for a single moment the idea—an idea necessary to my existence—that thou didst love me. Thou knowest I ever wearied thee with my jealousy. I had a thousand impressions which troubled; now all is explained. I do not blame thee. It is not thy fault. I know that thy thoughts were on this woman for seven years. I—I was but a diversion for thee, as pastime. It is very plain. I do not blame thee. But what wouldst thou have me do? To continue onward in the same course—to live without thy love—I cannot. Then, too, I must breathe, and I can only breathe by thee. See, thou dost not even listen to me! Does what I say fatigue thee? Ah! I am so wretched that any one who should see me would indeed pity me.

RODOLFO.

Sure! am I sure! The Podesta went for four sbires; and while he was away, you whispered such terrible things to her that she took the poison. Do you not see, madame, that my reason wanders? Where is Catarina, madame? Answer! Is it true that you have killed her? that you have poisoned her? Where is she? Tell me;

l'avez empoisonnée ? Où est-elle ? dites ! Où est-elle ? Savez-vous que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame ! la seule, la seule, entendez-vous, la seule !

LA TISBE.

La seule, la seule ! Oh ! c'est mal de me donner tant de coups de poignard ! Par pitié,
(Elle lui montre le couteau qu'il tient.)
vite le dernier avec ceci.

RODOLFO.

Où est Catarina ? la seule que j'aime. Oui, la seule !

LA TISBE.

Ah ! tu es sans pitié ! tu me brises le cœur ! Eh bien oui ! je la hais, cette femme ! entends-tu, je la hais ! Oui, on t'a dit vrai, je me suis vengée, je l'ai empoisonnée, je l'ai tuée !

RODOLFO.

Ah ! vous le dites donc ! Ah ! vous voyez bien que c'est vous qui le dites ! Par le ciel ! je crois que vous vous en vantez, malheureuse !

LA TISBE.

Oui, et ce que j'ai fait, je le ferais encore ! Frappe !

RODOLFO (terrible).

Madame !—

LA TISBE.

Je l'ai tuée, te dis-je ! Frappe donc !

RODOLFO.

Misérable ! (Il la frappe.)

LA TISBE. (Elle tombe.)

Ah ! au cœur ! Tu m'as frappée au cœur ! C'est bien. Mon Rodolfo ! ta main !

(Elle lui prend la main et la baise)
—Merci ! tu m'as délivrée ! Laisse-la-moi ta main. Je ne veux pas te faire du mal, tu vois bien. Mon Rodolfo bien aimé, tu ne te voyais pas quand tu es entré, mais de la manière dont tu as dit : Vous avez un quart d'heure ! en levant ton couteau, je ne pouvais plus vivre après cela. Maintenant, que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFO.

Madame—

LA TISBE.

Un mot de pitié ! Veux-tu ?
(On entend une voix sortir de derrière les rideaux de l'alcôve.)

CATARINA.

Où suis-je ? Rodolfo !

RODOLFO.

Qu'est-ce que j'entends ? Quelle est cette voix ?
(Il se retourne et voit la figure blanche de Catarina qui a entr'ouvert les rideaux.)

CATARINA.

Rodolfo !

RODOLFO. (Il court à elle et l'enlève dans ses bras.)

Catarina ! Grand Dieu ! Tu es ici ! Vivante ! Comment cela se fait-il ? Juste Ciel !

(Se retournant vers la Tisbe.)

—Ah ! qu'ai-je fait ?

LA TISBE (se trainant vers lui avec un sourire).

Rien. Tu n'as rien fait. C'est moi qui ai fait tout. Je voulais mourir. J'ai poussé ta main.

where is she ? Know you that she is the only woman I have ever loved ? The only one, the only one—do you hear, madame ?—the only one !

LA TISBE.

The only one ! the only one ! Oh ! it is unkind of you to stab me so often. In pity
(pointing to the dagger in his hand)
hasten the last with that.

RODOLFO.

Where is Catarina ? the only one I love ! Ay, the only one I love !

LA TISBE.

Ah ! thou hast no pity. Thou dost break my heart. Well, then, know that I hate her—that woman ! Dost thou hear ? I hate her. Ay, they told thee truly. I am revenged. I have poisoned her ! I have killed her !

RODOLFO.

Ha ! you acknowledge it, then. Ah ! you hear, you acknowledge it yourself. By heavens ! I believe you glory in it. Wretch !

LA TISBE.

Yes ; and what I have done I would do again. Strike !

RODOLFO (furious).

Madame !

LA TISBE.

I killed her, I tell thee. Strike !

RODOLFO.

Wretch ! (He stabs her.)

LA TISBE. (She falls.)

Ah ! to the heart ! Thou hast stabbed me to the heart ! 'Tis well—my Rodolfo ! thy hand !

(She takes his hand and kisses it.)
Thanks ! thou hast delivered me ! Draw not away thy hand. Thou seest I would not harm thee. My Rodolfo ! my well-beloved ! thou didst not see thyself as thou camest in ; but from the manner in which thou didst say, raising thy dagger, You have a quarter of an hour !—oh ! I could not live after that. Now that I am about to die, be kind ; grant me one word of pity. I think thou wilt be doing well.

RODOLFO.

Madame !

LA TISBE.

One word of pity ! wilt thou not ?
(A voice is heard issuing from behind the curtains of the alcove.)

CATARINA.

Where am I ? Rodolfo !

RODOLFO.

What do I hear ? What voice is that ?
(He turns, and beholds the pale countenance of Catarina between the parted curtains.)

CATARINA.

Rodolfo !

RODOLFO. (He runs to her and raises her in his arms.)

Catarina ! Great God ! How is this ? Just heaven !

(Turning towards Tisbe.)

Ah ! what have I done ?

LA TISBE (dragging herself towards him with a smile).
Nothing ; thou hast done nothing. It is I who have done all. I wished to die. It was I who urged thy hand.

RODOLFO.

Catarina! tu vis, grand Dieu! par qui as-tu été sauvée?

LA TISBE.

Par moi, pour toi!

RODOLFO.

Tisbe! Du secours! Misérable que je suis!

LA TISBE.

Non. Tout secours est inutile. Je le sens bien. Merci. Ah! livre-toi à la joie comme si je n'étais pas là. Je ne veux pas te gêner. Je sais bien que tu dois être content. J'ai trompé le Podesta. J'ai donné un narcotique au lieu d'un poison. Tout le monde l'a crue morte. Elle n'était qu'endormie. Il y a là des chevaux tout prêts. Des habits d'homme pour elle. Partez tout de suite. En trois heures, vous serez hors de l'état de Venise. Soyez heureux. Elle est déliée. Morte pour le Podesta. Vivante pour toi. Trouves-tu cela bien arrangé ainsi?

RODOLFO.

Catarina!—Tisbe!—

(Il tombe à genoux l'œil fixé sur la Tisbe expirante.)

LA TISBE (d'une voix qui va s'éteignant).

Je vais mourir, moi. Tu penseras à moi quelquefois, n'est-ce pas? et tu diras: Eh bien, après tout, c'était une bonne fille, cette pauvre Tisbe. Oh! cela me fera tressaillir dans mon tombeau! Adieu! Madame, permettez-moi de lui dire encore une fois mon Rodolfo! Adieu, mon Rodolfo! Partez vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis!

(Elle meurt.)

RODOLFO.

Catarina! thou livest! Great God! by whom wast thou saved?

LA TISBE.

By me—for thee!

RODOLFO.

Tisbe! Help! Wretch that I am!

LA TISBE.

No. All aid is useless. I feel it well. Thanks. Ah! give thyself up to joy, as though I were not here. I would not be in thy way. I know thou oughtest to be happy. I deceived the Podesta. I gave a narcotic instead of poison. Every one believed her dead; she was only asleep. There are horses ready—a male dress for her. Depart immediately. In three hours you will be outside the state of Venice. Be happy. She is free. Dead for the Podesta—living for thee. Dost think it well arranged?

RODOLFO.

Catarina! Tisbe!

(He falls upon his knees; his eyes fixed upon the dying Tisbe.)

LA TISBE (with an expiring voice).

I am dying. Thou wilt think of me sometimes, wilt thou not? and thou wilt say, Well, after all, she was a good girl—poor Tisbe! Oh! that would make me start up from my tomb! Farewell! Madame, let me call him my Rodolfo once again. Farewell, my Rodolfo! Now depart quickly—I die—Live—I bless thee!

(She dies.)

FINIS.

FEB - 11 1915

not known

